

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

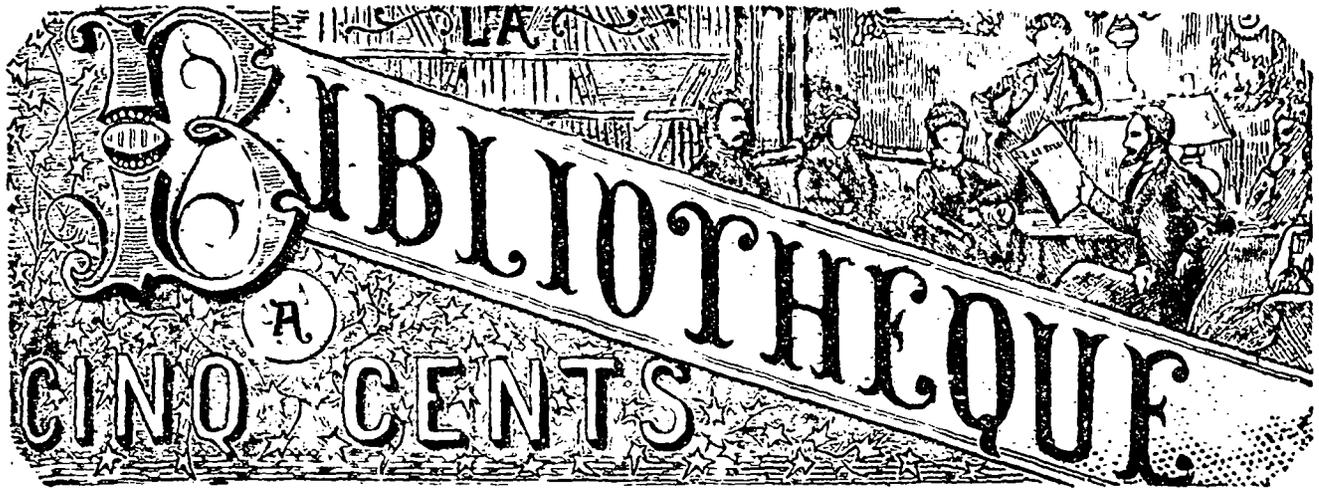
This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

98636

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par Poirier, Bessette & Cie, 1240 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.50

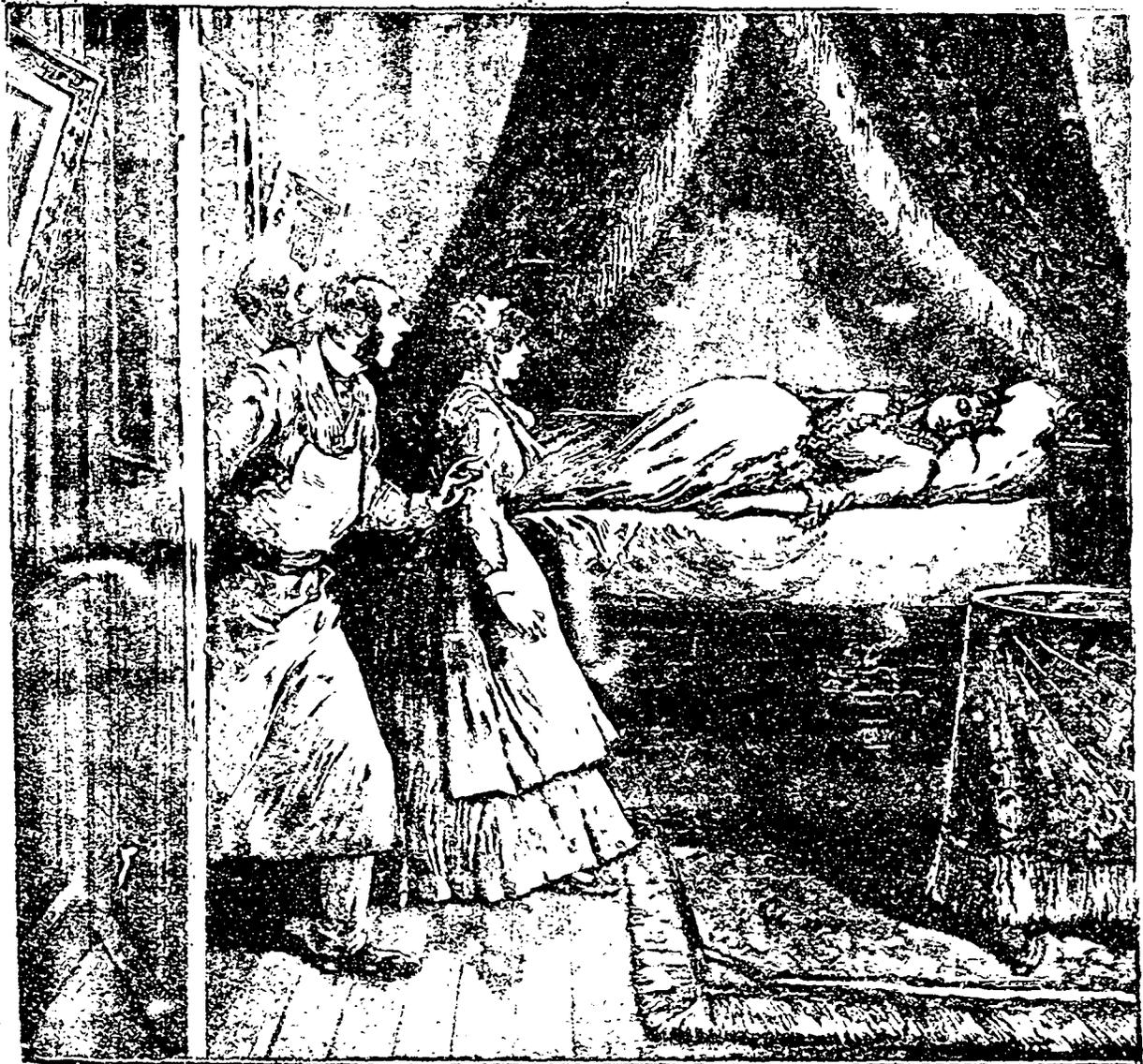
MONTREAL, 27 SEPTEMBRE 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 25

LES MALHEURS DE LA COMTESSE !

Sixième Partie du CHEMIN DES LARMES



Le lendemain, quand on pénétra dans sa chambre, elle n'existait plus depuis plusieurs heures. (Page 595)

LES MALHEURS DE LA COMTESSE

(Sixième partie du CHEMIN DES LARMES)

I

RÉVÉLATION TERRIBLE

Nous n'avons pas oublié le vieux père Rouget, Etienne Denizot, Mélie la bossue, les époux Pérard, ces personnages de la première partie de notre drame ; le moment est venu de les faire entrer en scène.

Nous prions donc le lecteur de revenir avec nous à Saint-Amand-les-Vignes, en reprenant notre récit quelques jours avant le départ précipité de la comtesse Paule de la ferme des Bergères.

Nous passons sans nous arrêter devant la maison reconstruite où demeurent Jacques Pérard et sa femme, qui ont beaucoup, beaucoup vieilli depuis le mariage de leur fille, et c'est chez l'ancien sous-officier Pierre Rouget que nous prions le lecteur de nous accompagner.

La maison, qui, nous le savons, est à l'extrémité du bourg, a toujours, extérieurement, le même aspect ; à l'intérieur également, rien de changé : les choses sont à la même place et tout est propre, sinon aussi brillant, aussi luisant qu'au temps où Paule s'occupait du ménage de son grand-père.

Il est vrai que Mme Pérard vient aussi souvent qu'elle le peut mettre tout en ordre chez son père, et que, de plus, une voisine du vieillard, moyennant une modeste rétribution, passe chaque jour deux ou trois heures dans la maison.

Bien que Pierre Rouget soit toujours droit comme un i et conserve une apparence de vigueur, il commence à se casser et l'on voit qu'il décline chaque jour. Il est dans sa quarante-deuxième année, et si le poids des ans n'est pas encore parvenu à le courber, il le sent à sa faiblesse, que, par une sorte de coquetterie de vieillard, il voudrait cacher. Cependant, depuis deux ans, ses jambes étant devenues chancelantes, il est forcé, quand il sort, de s'appuyer sur un bâton. Mais il ne sort guère. Aller jusque chez sa fille et à l'église les grands jours de fête est tout ce qu'il peut faire.

Peut-être regrette-t-il le bon temps où il travaillait aux champs, ou le fusil sur l'épaule il courait par monts et par vaux ; mais il ne se plaint jamais, il ne se plaint de rien ; il ne laisse même pas voir combien il serait content, heureux si, avant de mourir, il lui était accordé la faveur d'embrasser Georges et Edouard, les enfants de sa petite-fille. Pierre Rouget est un stoïque.

Il sait qu'il peut passer l'arme à gauche, c'est son expression, d'un moment à l'autre, c'est-à-dire mourir d'une paralysie ou de toute autre chose, mais il n'a pas peur de la mort.

—Le coffre est solide, dit-il, et tant que j'aurai le cœur chaud pour ceux que j'aime tout ira bien.

Quand il porte son verre à sa bouche et que sa main tremble ; quand il veut marcher et qu'il sent ses jambes lourdes et récalcitrantes il fait un peu la grimace, mais aussitôt il se console et se rassure en se disant :

—Si je n'ai plus ni bons pieds, ni bonnes jambes, ni bons bras, j'ai toujours de bons yeux, de bonnes oreilles et encore d'assez bonnes dents pour casser une croûte.

Pierre Rouget pouvait d'autant mieux se rassurer que sa mémoire était toujours excellente, qu'il avait encore l'esprit vif, la pensée active, qu'il n'avait enfin rien perdu de ses facultés intellectuelles.

Un matin, comme il était seul et se chauffait au coin de son feu, il vit entrer Etienne Denizot.

—Tiens c'est toi, Etienne, fit-il, sans cacher ni sa surprise ni sa satisfaction, quel bon vent t'amène chez le vieux Rouget ? Sais-tu qu'il y a des années que tu ne m'as pas fait l'amitié d'entrer chez moi ? Pourtant, mon garçon, tu savais que tu serais bien reçu. Enfin, te voilà ! Mieux vaut tard que jamais ! Et vrai, Etienne, je suis content de ta visite ; vois-tu, les vieux comme moi aiment qu'on pense à eux.

Allons, viens t'asseoir, prends cette chaise, c'est ça. Comment va ta mère ?

—Très bien, père Rouget.

—Dame, tu lui fais une douce et belle existence.

—C'est mon devoir.

—Sans doute. Et la Mélie, en êtes-vous toujours content ? —Mélie est une brave fille, d'un dévouement rare, qui nous rend de très grands services et dont ma mère et moi ne pourrions plus nous passer.

—Oui, je sais ; Mélie... it un caillou que ta mère a chargé en diamant, une mauvaise graine que vous avez mise en bonne terre et qui a vite donné les meilleurs fruits. Je sais aussi comment tu marches, toi, mon garçon.

—Je fais ce que je peux.

—Et ce que tu fais est bien, mon ami, très bien. Marche, marche, tu n'as plus le droit de t'arrêter ; tes succès en apprennent d'autres. Tu es l'orgueil de Saint-Amand et rien ne t'empêche que tu n'en seras pas un jour la gloire. Eh ! eh ! il ne faut pas que ce que je te dis te fasse rougir, on peut être modeste mais on a le droit de se rendre justice à soi-même. Et c'est bien, laissons cela. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir t'offrir ?

—Rien, père Rouget, rien.

—Si, si, il faut que nous trinquions ; tiens, un petit verre de vieille eau-de-vie de marc.

—Soit, je ne vous pas vous refuser.

—Tu aurais tort, Etienne, car ça me fait grand plaisir de boire une petite goutte avec toi.

Le vieillard se leva, prit la bouteille sur le bahut et rempli deux petits verres.

—Etienne, reprit-il en regardant fixement le jeune homme au nez l'air soucieux, et vraiment il me semble que je vois des larmes dans tes yeux ; qu'est-ce que tu as ?

—D'abord, père Rouget, je suis profondément touché de l'accueil que vous me faites ; et puis il y a autre chose...

—Ah !

—Et c'est cette autre chose qui m'a amené chez vous.

—Eh bien, qu'est-ce que c'est ?

—Vous me connaissez, père Rouget, vous savez que je ne sais pas déguiser ma pensée, que chez moi tout est franc.

—Oui, Etienne, tu es un garçon franc et loyal.

—Et je vous prie de ne point prendre en mauvais parti ce que je vais vous dire.

—Tu n'as pas besoin de me prier ; à moi tu peux tout dire franchement, nettement, je t'en donne le droit.

—Merci, père Rouget. J'aurais pu aller trouver Mme Pérard, mais il m'eût été impossible de lui parler comme à toi, et je me suis dit que c'était avec vous, avec vous seul que je pouvais causer.

—Etienne, tu me rends inquiet. Enfin parle je t'écoute.

—Eh bien, père Rouget, je vais droit au but, savez-vous ce qui se passe là-bas, dans le département de l'Isère ?

—Hein ! mais c'est donc de Paule qu'il s'agit ?

—Oui, répondit le jeune homme, dont la voix exprimait la violente émotion, c'est de Paule... de Mme comtesse de Verdraine, veux-je dire, qu'il s'agit.

Le vieillard resta un instant comme étourdi.

—Voyons, voyons, fit-il, tu me demandes si je sais ce qui se passe dans l'Isère ?

—Oui.

—Mais certainement, mon garçon, je le sais.

—Oh ! dites plutôt que vous croyez le savoir.

—Etienne, que signifie ?... Explique-toi !

—Je m'expliquerai, bien sûr, il le faut. Mme la comtesse de Verdraine écrit-elle souvent à vous et à ses parents ?

—Chaque semaine une lettre, quelquefois deux.

—Alors vous savez que depuis plusieurs mois elle n'écrit plus ni à Grenoble, ni au château de Verdraine.

—Parfaitement. Ma petite-fille demeure actuellement au château des Bergères.

—Pierre Rouget, il ne faut ni vous étonner ni vous off...

de mes questions. car, je vous le jure, mes intentions sont honnêtes.

—J'en suis convaincu, Etienne.

—Mme la comtesse de Verdraine vous dit-elle dans ses lettres qu'elle est heureuse ?

—Mais, balbutia le vieillard un peu embarrassé, elle ne se plaint pas de son sort.

—Savez-vous qu'elle vit seule aux Bergères, seule avec ses deux enfants ?

—Oui, nous savons cela.

—La comtesse de Verdraine vous a-t-elle appris pourquoi elle a quitté Grenoble, pourquoi elle n'est pas allée à Verdraine, comme les années précédentes, pourquoi enfin son mari n'est pas avec elle aux Bergères ?

—Mon cher Etienne, Paule a quitté Grenoble parce qu'il ne lui plaisait plus de rester à la ville, et elle n'est pas allée demeurer à Verdraine, comme les autres années, parce qu'elle préfère vivre aux Bergères où elle jouit d'une tranquillité plus parfaite. Son mari n'est pas là, avec elle, en ce moment, parce que des affaires importantes l'ont forcé à faire un long voyage.

—Voilà ce que vous a écrit votre petite-fille ?

—Oui.

—Eh bien, père Rouget, Mme la comtesse de Verdraine vous trompe ou plutôt elle n'ose pas vous faire connaître la vérité.

—Etienne, que dis-tu ?

—Je dis que vous ne savez absolument rien de ce qui se passe.

—Oh !

—Je dis que votre petite-fille, qui ne se plaint pas à vous, est maintenant dans la douleur, dans les larmes !

—Tu es sûr de cela ? exclama le vieillard dont les prunelles s'enflammèrent.

—Oui, je suis sûr.

—Ainsi, Paule est malheureuse ?

—Très malheureuse, père Rouget, la plus malheureuse des femmes. Et sans l'avoir mérité, la chère et douce créature, ajouta-t-il avec des larmes dans la voix et dans les yeux.

L'ancien sergent regarda le jeune homme en hochant la tête.

—Etienne, mon garçon, reprit-il, c'est donc bien vrai ce que disent les gens ?

—Je ne sais pas ce que disent les gens ?

—Ils prétendent que tu aimes toujours Paule.

—Je ne fais connaître mes pensées secrètes à personne ; mais je ne peux pas empêcher que l'on suppose ou que l'on devine telle ou telle chose. Quand j'ai refusé dix fois, qu'une fois de me marier, en déclarant que je voulais rester garçon, il n'était pas difficile vraiment d'en deviner la cause.

Il y a des cœurs blessés qui se guérissent, qui oublient, le mien n'est pas de ceux-là. A vous, père Rouget, à vous qui avez vécu, et qui aimez toujours votre petite-fille, je n'ai rien à cacher : oui, j'aime toujours Paule, je l'aime comme je l'aimais avant son mariage ; et tenez, Pierre Rouget, je crois même que je l'aime plus encore depuis que je sais qu'elle est malheureuse !

—Paule est malheureuse, prononça lentement le vieillard.

Après un court silence :

—Et, Etienne, reprit-il tristement, c'est pour me dire cela que tu es venu ?

—Oui, père Rouget, pour vous dire cela et aussi pour que vous avisions.

—Je ne comprends pas bien.

—D'un moment à l'autre la comtesse de Verdraine peut avoir besoin d'être protégée par ceux qui l'aiment.

—Eh bien ?

—Eh bien, père Rouget, je suis un de ceux qui l'aiment ; il y a longtemps que je lui ai donné mon cœur et mon âme ; aujourd'hui, je suis prêt à tout sacrifier pour elle, même ma vie, et je viens vous le dire.

—Etienne, répondit le vieillard prêt à pleurer, tu es le plus brave garçon, le plus noble cœur que j'aie jamais connu. A ton tour écoute-moi : tu ne m'as pas trop surpris en m'apprenant que Paule est malheureuse ; nous voyons bien dans ses lettres qu'elle cache quelque chose, qu'elle ne veut ou n'ose pas tout nous dire. Mais que nous cache-t-elle donc ? Es-tu que tu le sais, Etienne ?

—Oui je le sais.

—Et tu vas me le dire ?

—Oui.

—Parle, parle, mon garçon.

—Apprenez d'abord, père Rouget, qu'aucune affaire importante n'a appelé au loin le comte de Verdraine ; si Paule vous a écrit cela, c'est qu'elle a cru devoir vous cacher la vérité ou peut-être qu'elle ignore elle-même où est son mari.

Le comte n'est point parti pour un long voyage ; il ne s'est embarqué ni au Havre ni à Saint-Nazaire pour aller en Amérique, en Asie, en Océanie ou ailleurs. Il a abandonné sa femme et ses enfants et il est à Paris.

—A Paris !

—A Paris, père Rouget, à Paris, où, ne pensant ni à sa femme, ni à ses enfants, oubliant tous ses devoirs, il mène une conduite scandaleuse, honteuse. Pour toutes les honnêtes gens, il est devenu un être méprisable et vil.

—Oh ! Etienne !

—Méprisable et vil, père Rouget, et à l'heure où je vous parle, le malheureux achève de se ruiner. La pente sur laquelle il s'est engagé est rapide et glissante ; rien ne peut plus l'arrêter, il faut qu'il roule au fond de l'abîme.

Le vieillard leva ses yeux et ses mains vers le ciel.

—C'est affreux, c'est épouvantable ! murmura-t-il.

Puis, saisissant la main du jeune homme :

—Etienne, Etienne, fit-il, est-ce sérieux ce que tu dis ?

—Hélas ! oui.

—Mais, malheureux, si tu te trompais, si l'on t'avait mal renseigné !

—Je suis exactement renseigné ; je vous le répète, père Rouget, je suis sûr, absolument sûr.

Le vieillard laissa tomber sa tête sur sa poitrine, resta un moment pensif et comme accablé, puis se redressant brusquement :

—Etienne, s'écria-t-il, comment as-tu appris cela ?

—Vous connaissez M. André Le Clerc ?

—Sans doute.

—Il est maintenant, vous le savez, sous-inspecteur des forêts à Remiremont.

—A Remiremont, c'est dans les Vosges, je crois ; c'est bien, Etienne, après ?

—Quand le comte de Verdraine est venu à la Chaumelle, André Le Clerc fut un des quatre ou cinq jeunes gens que M. de Vaucieux invita à chasser avec son hôte. M. Le Clerc devint un peu l'ami du comte, et si vous vous le rappelez, il fut un des témoins à son mariage.

—Je me souviens, Etienne. Continue.

—C'était entre M. le comte et M. André une camaraderie de hasard, une amitié de passage et, après le mariage, ils se perdirent complètement de vue.

Il y a un mois, André Le Clerc, en congé, alla passer quelques jours à Paris. Mieux renseigné que nous ne le sommes ici, sans doute par des journaux qu'il reçoit, M. André savait que le comte de Verdraine habitait à Paris. Il n'alla point le voir, pourtant, jugeant que sa dignité ne lui permettait pas de faire cette visite.

Mais un soir qu'il se trouvait dans une assez nombreuse réunion de jeunes gens, on vint à parler de la Papillonne ou si vous aimez mieux de la danseuse Flora, et naturellement aussi du comte de Verdraine.

André Le Clerc savait déjà quelque chose, mais pas tout ; il écouta de ses deux oreilles, et sans avoir besoin d'adresser aucune question, il fut bientôt complètement édifié sur la déplorable conduite de M. de Verdraine et ce que l'on appelle à Paris ses étranges folies.

Le vieillard laissa échapper un profond soupir et essuya furtivement deux grosses larmes.

—Après son séjour à Paris poursuivit Etienne, M. André revint passer une semaine avec sa mère. La veille du départ de son fils pour Remiremont, Mme Le Clerc donna un grand dîner auquel je fus invité. Mme Le Clerc me témoigne beaucoup d'amitié, j'ai été un camarade d'enfance d'André et, en acceptant leur invitation, je savais leur être agréable à tous deux. On se mit à table à onze heures et on y était encore à trois heures. Un vrai repas bourguignon, où l'on vida force bouteilles de nos meilleures côtes.

Le temps étant très beau, on descendit au jardin, les hommes pour fumer un cigare, pendant que les dames causaient ensemble, réunis dans la grande charmille.

A un moment, M. André prit mon bras et après m'avoir adressé quelques questions sur mes travaux agricoles, il m'entraîna dans une allée solitaire et me dit brusquement :

—Etienne, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

Je restai un instant tout interdit, puis je répondis :

—Je ne me marie pas et je ne me marierai jamais parce que je ne peux aimer aucune des jeunes filles à marier que l'on m'a proposées, pas plus que d'autres que l'on me proposera encore sans doute.

—Je comprends, mon ami, vous n'avez pu chasser de votre cœur l'image de celle que vous avez aimée avant son mariage.

—C'est vrai, répondis-je, en pressant sa main.

—Ah ! mon cher Etienne, c'était vous que la belle Paule devait aimer et épouser, car vous l'auriez rendue heureuse.

—Mais elle est heureuse ! m'écriai-je.

—Ah ça ! Etienne, fit-il, vous ne savez donc rien ?

—Monsieur André, que voulez-vous dire ?

—Je veux dire, mon ami, que la belle Paule s'est trompée et qu'elle est cruellement punie de vous avoir dédaigné. Si vous croyez qu'elle est heureuse, vous êtes dans l'erreur. La pauvre comtesse est, au contraire, aussi malheureuse qu'une femme, épouse et mère, peut l'être.

J'étais devenu si pâle et si tremblant qu'il s'arrêta brusquement et me dit :

—Ah ! mon pauvre Etienne, si j'eusse pensé que mes paroles produiraient sur vous un pareil effet, j'aurais gardé le silence.

—Vous auriez eu tort, répliquai-je, et maintenant je vous prie, je vous supplie de ne me rien cacher, de me dire ce que vous savez concernant la comtesse de Verdraine.

—Voyez-vous, Etienne, reprit-il, je croyais que vous étiez instruit de la chose.

—Je ne sais rien, je vous le répète, et je crois bien que les parents de la comtesse sont à peu près dans la même ignorance que moi.

Après avoir un peu hésité, il se décida à parler.

Il me raconta ce qu'il avait entendu dire à Paris dans cette réunion de jeunes gens dont il faisait partie, et ce qu'il avait précédemment appris par les journaux.

J'étais stupéfié, comme frappé d'épouvante, et je fus un long instant avant de pouvoir me remettre de ma terrible émotion.

Enfin la voix me revint et je dis à M. André :

—Ce que vous venez de me révéler est effrayant, horrible.

De tout cela on ne sait rien encore à Saint-Amand et je demeure convaincu que M. Rouget, M. Pérard et Mme Pérard ignorent que le comte de Verdraine a lâchement abandonné sa femme et ses enfants et que la pauvre comtesse Paule, une victime, est condamnée à la souffrance, au malheur.

Monsieur André, continuai-je en m'emparant de ses deux mains que je serrai fortement, au nom de tout ce qu'il y a de plus saint, de plus sacré, au nom de Dieu, ne parlez à personne ici de ces affreuses choses ; oui, oui, gardez-en le secret. C'est dans l'intérêt du père et de la mère de la malheureuse comtesse que je vous adresse cette prière ; le père est déjà

malade, au lit ; s'il apprenait cela brusquement, le coup serait terrible et le tuerait peut-être. Et la mère ? Oh ! la pauvre femme ! mais elle deviendrait folle de douleur et de désespoir !

—Ah ! mon cher Etienne, s'écria le père Rouget en pleurant, comme tu as bien parlé ! Va, tu es un brave garçon. Et qu'est-ce que t'a répondu M. Le Clerc ?

—Il m'a répondu que je n'avais à redouter aucune indiscretion de sa part, qu'il ne s'occupait jamais des affaires qui n'étaient pas les siennes et que s'il m'avait parlé de la chose, à moi, c'était parce qu'il savait très bien que quoiqu'elle fût mariée et loin de Saint-Amand, je pensais toujours à la comtesse de Verdraine et que rien de ce qui la touchait ne m'était indifférent.

Enfin, père Rouget, continua le jeune homme, M. André Le Clerc a gardé le secret, et je vous assure qu'à Saint-Amand nul autre que vous et moi ne connaît la situation douloureuse dans laquelle se trouve Mme de Verdraine.

—Et jusqu'à nouvel ordre, Etienne, on ne doit rien savoir, dit vivement le vieillard.

—Si l'on apprenait quelque chose, père Rouget, ce n'est pas moi qui aurais parlé.

—Oh ! toi, malgré le passé, malgré tout, tu es resté notre ami.

—Oui, et je vous en donnerai des preuves. Mais je ne vous ai pas tout dit.

—Hein, pas tout ?

—Non. Dans ce que m'avait raconté M. André, il y avait des choses que je comprenais pas bien, qui me paraissaient obscures. Mais, en causant, il m'avait donné, approximativement, les dates de certains des faits qu'il m'avait fait connaître.

Ayant résolu de savoir aussi exactement que possible tout ce qui s'était passé, j'écrivis à Paris au directeur de la *Gazette des Tribunaux*, en lui envoyant de l'argent pour qu'il me fit tenir les trente numéros de son journal du mois que je lui indiquais. Je fis de même pour recevoir des numéros des deux principaux journaux de Grenoble.

Cependant je ne crus pas devoir m'en tenir là ; je me rendis à Dijon, chez un avoué avec lequel je suis en relations d'amitié, et je le priai d'écrire à un de ses confrères de Grenoble afin d'être renseigné exactement sur les affaires du comte de Verdraine, et aussi pour savoir dans quelle situation se trouvaient réellement la comtesse Paule et ses enfants.

—Eh bien, Etienne, eh bien ?

—Les journaux de Paris et de Grenoble m'ont été envoyés, et l'avoué de Grenoble s'est empressé de répondre à l'avoué de Dijon, lequel m'a fait parvenir la lettre de son confrère.

—Alors, Etienne ?

—J'ai lu la lettre, j'ai lu les journaux, et j'ai dû reconnaître que non seulement M. Le Clerc n'avait rien exagéré, mais que, au contraire, il n'avait appris qu'en partie l'affreuse vérité.

—Mon Dieu, mon Dieu ! gémit le vieillard.

—Tout ce qui s'est passé à Grenoble et ensuite à Paris, reprit Etienne, je le sais comme si j'en avais été le témoin, et je n'hésite pas à vous dire, père Rouget, que le comte de Verdraine est un homme odieux, un misérable !

L'ancien ségent laissa échapper une plainte sourde, courba la tête et cacha sa figure dans ses mains.

—Allons, père Rouget, dit le jeune homme, du courage ! Ce n'est pas le moment de vous laisser abattre, non, non, il faut faire voir, au contraire, que vous êtes toujours vaillant et fort.

—Tu as raison, mon garçon, dit le vieillard, qui redressa la tête et dont les yeux avaient de sombres lueurs, tu as raison, je dois me tenir ferme comme autrefois, quand je répondais à l'attaque de l'ennemi. Mais, vois-tu, apprendre que ma petite-fille souffre, qu'elle est malheureuse, qu'en ce moment peut-être elle pleure toutes les larmes de ses yeux, ça me brise !.. Et puis, Etienne, je pense aussi aux deux pauvres petits !

On a beau vieillir, c'est la peau qui durcit, pas le cœur ; et, tu vois, il y a encore des larmes dans ma vieille carcasse.

Il essuya ses yeux, hochâ la tête, comme répondant à une de ses pensées, et reprit :

— Etienne, mon garçon, tu m'as promis de me tout dire !

— Oui, père Rouget.

— Je sais d'avance quo ce sera terrible.

— Terrible, père Rouget.

— Va, va, j'aurai du courage, je serai fort.

— Voilà ce qu'il faut me promettre.

— Sois tranquille, tu verras ; seulement ce que je ne saurais te promettre, c'est de ne pas me mettre en colère. Maintenant, Etienne, parle, je t'écoute.

III

CE QUE RACONTE ETIENNE

Après quelques instant de silence, le jeune homme prit la parole en ces termes :

« Il y a déjà au moins trois ans, père Rouget, que le comte de Verdraine devint tout à coup très froid avec sa femme, la mère de ses enfants, et commença à la délaisser, à la traiter avec dédain, je n'ose pas dire avec mépris, et cela sans cause, sans raison, car on fait unanimement l'éloge de la comtesse, qui n'a rien, absolument rien à se reprocher à l'égard de son mari, de ses enfants et du monde.

Mais le comte de Verdraine est d'une nature inconstante, frivole ; il n'a l'âme ni grande ni forte et se laisse facilement entraîner ; il est avec cela profondément égoïste. Il aime le plaisir, il a des passions, des vices auxquels il sacrifie tout.

Il passait la plus grande partie de son temps au cercle, souvent des nuits entières, avec des amis ou soi-disant tels, des viveurs, aimant comme lui la vie facile, les soupers fins et le jeu. Le comte jouait, perdait des sommes plus ou moins importantes, et se livrait en même temps, d'autre part, à des dépenses excessives.

Dès lors, la comtesse Paule eut de sérieuses inquiétudes sur son avenir et celui de ses enfants.

Le comte, vivant pour ainsi dire hors de chez lui, cessa de recevoir.

La comtesse qui voyait le bonheur lui échapper, se retira peu à peu du monde, ne fit plus de visites, n'en reçut plus, et se trouva ainsi dans un abandon à peu près complet. Mais que lui importait ? Elle avait ses enfants, et c'était pour son cœur de mère une douce tâche de se donner à eux tout entière, de leur consacrer sa vie.

Elle souffrait, souffrait beaucoup, car elle sentait chaque jour augmenter ses appréhensions ; mais déjà le courage et la résignation ne lui manquaient point.

— Elle souffrait, la chère enfant, dit le vieillard, elle souffrait et elle ne nous disait rien !

— Comme aujourd'hui encore elle vous cache la vérité sur sa situation. Il y a des choses qu'une femme ne peut pas dire, même à ses parents ; la comtesse Paule est trop fière pour laisser voir ses larmes ; elle est de ces femmes qui savent souffrir sans faire entendre une plainte.

— C'est vrai, Etienne, mais continue.

— La mort de la petite Isabelle, noyée dans le vivier de Verdraine par un misérable, un scélérat, au lieu d'amener un rapprochement entre le père et la mère désolés, rendit la situation de la malheureuse comtesse pire encore qu'elle ne l'était avant. Le comte eut pour elle, paraît-il, d'incroyables ménagements ; il alla jusqu'à l'accuser d'être la cause de la mort de l'enfant.

— Oh ! oh !

— M. de Verdraine n'aimait plus sa femme, il s'éloigna d'elle complètement ; on dit qu'il adorait sa petite fille, cependant il s'est vite consolé de l'avoir perdue ; il se lança avec une fougue nouvelle dans la vie de plaisirs, se livra sans frein à ses déportements, s'abandonna à ses passions funestes et devint un objet de scandale pour les honnêtes gens.

Il était déconsidéré à Grenoble, il n'y pouvait plus rester. Un jour, il partit sans avoir prévenu sa femme, sans lui dire adieu, sans avoir embrassé ses enfants. On a su ça par ses domestiques qu'il avait congédiés. Où allait-il ? A Paris, rejoindra une certaine Mme de Brogniès qui, dans un temps, s'était dite l'amie de la comtesse Paule, et qui avait elle-même quitté Grenoble trois semaines ou un mois avant le comte.

Voilà la comtesse et ses enfants abandonnés.

— Etienne, mais c'est infâme, cela ! exclama l'ancien sergent ; mais le comte de Verdraine est plus qu'un misérable, c'est un lâche, un monstre !

— Oh oui ! un lâche ! murmura sourdement le jeune homme.

Il reprit à haute voix :

— Très peu de temps après que son mari l'eût quittée, ainsi que je viens de vous le dire, la comtesse apprit que l'hôtel de Verdraine était vendu et que l'acquéreur allait immédiatement entrer en possession de l'immeuble.

La comtesse n'avait plus d'habitation à Grenoble. Il fallait s'en aller. Où ? Pensa-t-elle à se retirer au château de Verdraine ? Je ne sais. Mais au château, il lui eût fallu plusieurs domestiques et elle ne se serait pas trouvée là aussi isolée qu'elle le voulait. D'ailleurs, elle avait le pressentiment de la ruine du comte, et, comme si elle eût deviné ce qui devait fatalement arriver, elle se dit sans doute que c'était aux Bergères qu'il lui fallait chercher un asile.

Qu'est-ce que c'est que les Bergères ? Une ferme. Il n'y a pas là un château, comme vous paraissez le croire, père Rouget, mais simplement une toute petite maison de maître, construite autrefois pour servir de rendez-vous de chasse.

Donc, ne pouvant pour la servir qu'une vieille femme qui lui est très dévouée, ayant remercié les autres domestiques restés près d'elle, la comtesse Paule s'installa aux Bergères.

On devait lui servir une pension de mille francs par mois ; mais ce n'était qu'une promesse. Il n'y a pas d'argent pour elle, M. le comte en dépense tant !

— Mon Dieu, mais comment vit-elle ?

— Comment ? Elle avait des bijoux, d'anciens bijoux de famille, elle les a vendus, elle les vend pour qu'elle et ses enfants ne meurent pas de faim.

— Oh ! ma pauvre Paule, ma pauvre Paule ! s'écria le vieillard, qui se remit à pleurer.

— Père Rouget, reprit Etienne, vous n'ignorez pas que l'on m'a un instant soupçonné d'être l'auteur du crime de Verdraine ; le juge d'instruction de Grenoble s'était imaginé que j'avais pu commettre cet horrible forfait pour me venger de la comtesse Paule.

— C'était trop bête ! fit l'ancien sous-officier.

— Maintenant, père Rouget, savez-vous que l'on a fini par découvrir l'assassin de la petite Isabelle ?

— Mais non, mais non, Paule ne nous a pas écrit ça.

— Je comprends pourquoi. La comtesse ne vous a point parlé de cela dans ses lettres parce qu'il lui eût fallu en même temps vous apprendre d'autres choses qu'elle voulait vous cacher.

Eh bien, oui, père Rouget, grâce au bon chien Miro, qui l'avait mordu à la cuisse et qui un jour l'a reconnu, l'assassin de la petite fille a été arrêté par les gendarmes et jeté dans un cachot.

Le misérable a été forcé d'avouer son crime ; mais le scélérat avait un complice qui lui avait donné une forte somme d'argent pour jeter la pauvre petite dans la pièce d'eau. Il ne voulait pas le faire connaître ; mais, cette fois, le juge d'instruction se montra plus malin que lorsqu'il mettait les gendarmes à mes trousses ; il sut si bien s'y prendre, que le gredin, un Italien appelé Castori, finit par dire le nom de son complice.

Qui était-il ce complice ? Vous ne le devineriez jamais, père Rouget. Mais je ne veux pas vous faire chercher. Eh bien, ce complice, père Rouget, c'était une femme, c'était Mme de Brogniès, qui aimait le comte de Verdraine.

— Juste ciel ! Est-ce possible ?

—Oui, père Rouget ; oui. La coquine était bien tranquille à Paris, où elle filait le parfait amour avec le comte, quand un beau matin un commissaire de police escorté de ses agents se présenta pour l'arrêter.

Je ne vous dirai pas ce qui s'est passé alors entre eux ; je n'en sais rien ; car si bien renseignés que soient les journaux, ils ne parviennent pas à tout savoir. Toujours est-il, père Rouget, qu'au moment où le commissaire de police allait faire empoigner la dame de Brogniès par ses agents, elle devint folle tout à coup, mais folle à lier ! Les agents s'emparèrent d'elle, néanmoins, et l'emmenèrent. Seulement au lieu de la mener à la prison, c'est dans la maison des fous qu'elle a été conduite. Elle y est encore et elle n'en sortira plus.

—Ah ! la guenue, s'écria le vieillard, elle ne l'a pas volé. Voilà au moins une juste punition !

—Et comme le ciel devrait en avoir en réserve pour d'autres femmes de la même espèce, ajouta le jeune homme d'une voix sombre.

Mais, continua-t-il, cette odieuse Mme de Brogniès ne pouvait se soustraire au châtement qu'elle avait mérité ; si Dieu ne l'eût pas frappée, vengeant ainsi du même coup la petite Isabelle, victime d'une atroce méchanceté, les deux autres enfants abandonnés et l'épouse outragée, trois nouvelles victimes, la justice des hommes ne lui aurait pas fait grâce. Elle aurait été jugée en même temps que l'Italien Castori, son complice, et certainement condamnée comme lui aux travaux forcés à perpétuité.

—Tu as raison, Etienne ; oui, il y a toujours une punition pour les méchants ; s'ils parviennent à échapper à la justice des hommes, Dieu est là !

—Je ne sais pas, père Rouget, si le comte de Verdraine fut un peu ou pas du tout affecté de la folie de Mme de Brogniès ; dans tous les cas, son chagrin ne dura pas longtemps ; il continua de plus belle sa vie de débauché et tint mieux que jamais sa place parmi les viveurs de Paris.

Un viveur, père Rouget, est un désœuvré, un inutile, un égoïste, un sans-cœur qui jette son argent par les fenêtres, se livre à des orgies sans nom, est avide de toutes les jouissances et qui enfin ne songe qu'à bien vivre et à satisfaire les appétits de ses vices.

Eh bien, voilà ce qu'est aujourd'hui le comte de Verdraine. L'ancien sous-officier, qui se tenait la tête baissée, poussa un long soupir.

—Mais, à un viveur, il faut une maîtresse, reprit Etienne ; il paraît qu'à Paris, dans un certain monde, cela fait bien, cela pose un homme. A Mme de Brogniès, a succédé la danseuse Flora. Je veux bien croire que cette demoiselle Flora n'est pas une misérable comme l'autre, mais elle n'en est pas moins une fille odieuse, puisqu'elle tient attaché à ses jupes un homme marié, père de deux enfants et qu'elle le ruine.

Il lui raconta aussi l'histoire de la danseuse Flora qui dépensa un million et peut-être plus au mari de Paule.

Hélas, oui, père Rouget, le comte de Verdraine est un insensé qui semble ne plus savoir ce qu'il fait et ne voit pas où il va. Quand on parle de lui, tout le monde, même ses amis disent :

« C'est un fou ! »

Fou, il ne l'est peut-être pas encore tout à fait, mais il le deviendra. On dit qu'il boit, qu'il s'enivre d'absinthe et que depuis quelque temps surtout on ne le voit jamais dans son état naturel.

Je ne sais pas ce qu'il y a de vrai dans tout cela ; mais je dis, moi, que si le comte de Verdraine avait toute sa raison, il ne jetterait pas sa fortune en pâture à une Flora sans plus songer à sa femme et à ses enfants que s'ils n'avaient jamais existé.

—La situation est affreuse, épouvantable. Mais que faire, mon Dieu, que faire ?

—Rien pour le comte de Verdraine ; on ne peut plus le sauver, il est trop tard. Vous ne devez plus penser maintenant qu'à la comtesse et ses enfants.

—Oui, oui.

—Tout est à craindre, père Rouget ; la malheureuse mère peut succomber à un accès de douleur et de désespoir.

—Tu me fais frémir.

—Il ne faut pas qu'elle reste là-bas, il faut qu'elle revienne à Saint-Amand.

—Mais elle ne veut pas revenir, elle attend, dit-elle. Mon Dieu, qu'est-ce qu'elle peut attendre ?

—Je n'en sais rien : peut-être la mort !... Mais elle a des enfants, elle ne doit pas mourir ; il faut la secourir, la sauver du désespoir, père Rouget ; elle ne veut pas revenir, eh bien, il faut aller la chercher.

—C'est cela, Etienne, c'est cela, voilà ce qu'il y a à faire ! s'écria le vieillard ; et c'est moi, Etienne, c'est moi, qui irai la chercher.

Puis, secouant la tête et avec un accent de tristesse profonde :

—Cela coûte pour aller là bas et en revenir avec une femme et deux enfants, cela coûte, et je suis à peu près sans argent et ma fille est encore plus pauvre que moi.

—Oh ! dit le jeune homme, la question d'argent ne serait pas embarrassante ; car j'ai chez moi quelques milliers de francs qui n'ont rien à faire. Mais permettez-moi de vous le dire, père Rouget, ce n'est pas à votre âge qu'on entreprend un pareil voyage ; non, ce n'est pas vous qui pouvez aller chercher la comtesse Paule et ses enfants, non point par défaut de courage, mais parce que vous ne pouvez plus assez compter sur vos forces.

—C'est vrai, tu as raison, mon ami, dit l'ancien sergent en soupirant.

—C'est le père de la comtesse qui devrait partir ; il déciderait certainement sa fille à le suivre, en usant, s'il le fallait, de son autorité. Mais M. Pérard est cloué sur son lit par cette cruelle maladie qui, bien qu'elle ne menace pas ses jours, paraît devoir durer trop longtemps encore.

Quand à votre fille, elle est si impressionnable, si peu maîtresse d'elle-même que ce serait lui confier une tâche difficile et j'en suis convaincu, au-dessus de ses forces. Il peut se présenter telles ou telles difficultés devant lesquelles Mme Pérard s'arrêterait. D'un autre côté, il ne lui est pas possible de s'éloigner de son mari, car les soins que réclame le malade sont de tous les instants. Et puis, si elle partait, il faudrait dire la vérité à votre gendre, ce qui pourrait avoir des conséquences graves, le médecin ayant déclaré qu'une émotion un peu forte aggraverait son état et même pourrait le tuer.

—Tout cela est bien raisonné, Etienne ; mais alors, comment faire ?

—Père Rouget, avez-vous confiance en moi ?

—Si j'ai confiance en toi ! Oh ! peux-tu me demander ça !

—Eh bien, avec votre permission, votre autorisation, si vous me la donnez, c'est moi qui irai trouver la comtesse de Verdraine, et je lui dirai : « J'ai été votre ami, je le suis toujours ; c'est donc un ami dévoué et sûr qui vient à votre secours. Votre père et votre mère ignorent encore ce qui se passe ; mais Pierre Rouget, votre grand-père, sait tout, lui, et c'est lui qui m'a envoyé vers vous ; je viens vous chercher

« Et si quelqu'un voulait s'opposer à son départ, je lui répondrais. »

—Ainsi, Etienne, mon garçon, c'est bien vrai, tu veux faire cela ?

—Oui, et je n'ai pas à vous le cacher, je suis venu avec l'intention de vous faire cette proposition. Il faut que je vous le dise, père Rouget, depuis quelques jours je suis affreusement tourmenté, j'ai de sinistres pressentiments, je suis assailli par toutes sortes de craintes ; quelque chose me dit que la comtesse Paule est menacée de quelque grand danger. La nuit j'ai d'horribles cauchemars, dans lesquels la comtesse et ses enfants, pâles, éplorés, m'apparaissent et me crient, leurs mains tendues vers moi.

« Venez à notre secours, sauvez-nous ! »

Je ne suis pas superstitieux, père Rouget, non, je ne le suis pas ! Mais ce rêve, toujours le même, qui vient chaque nuit

troubler mon sommeil, il signifie quelque chose... On ne peut pas avoir de ces troubles d'esprit sans cause ; c'est surnaturel et cela m'effraye, me glace de terreur... Je me demande, oh ! ne riez pas, ne vous moquez pas de moi, je me demande si ce n'est pas l'âme de Paule qui vient ainsi parler à la mienne.

Je ne peux plus vivre dans cet état d'exaltation, je me sens poussé par une force irrésistible, il faut que j'aille là-bas, que je voie de mes yeux ce qui s'y passe, que j'entende de mes oreilles ce qui s'y dit et que je me fasse le protecteur de Paule et de ses enfants s'ils ont besoin d'être protégés.

Je ne serai tranquille que lorsque je les aurai vus, et ne serai tout à fait rassuré sur leur sort que lorsqu'ils seront ici, dans les bras du père, de la mère et dans les vôtres, père Rouget.

Le vieillard avait écouté avec une émotion croissante.

—Donc, Etienne, dit-il, ta résolution est prise, tu veux aller dans l'Isère ?

—Oui, il faut que j'aille là-bas, il le faut, il le faut !

—Etienne, met ta main dans la mienne. Bien.

Le vieillard resta un moment silencieux et reprit d'une voix lente et grave :

—Etienne, je te savais un brave garçon, mais je ne croyais pas que tu eusses un aussi grand cœur. Non seulement je t'aurais aimé à aller trouver ma petite-fille de ma part pour la ramener à Saint Amand avec ses enfants, mais je t'en fais la prière et te remercie de ce que tu veux bien faire pour nous tous.

—Père Rouget, à mon tour, je vous remercie de la preuve de confiance et d'amitié que vous me donnez. Comptez sur moi et mon dévouement ; je vous ramènerai la comtesse et ses enfants.

—Etienne, quand partiras-tu ?

—Je voudrais partir ce soir même ; mais plusieurs affaires à terminer, à régler, affaires qui sont plus celles des autres que les miennes, vont me retenir jusqu'à la fin de la semaine ; mais dans quatre jours, c'est-à-dire dimanche, je me mettrai en route.

—Je te verrai avant ton départ ?

—Certainement.

—Et nous ne dirons rien à mon gendre et à ma fille ?

—Rien, père Rouget, rien.

—Mais à ta mère, que diras-tu ?

—La vérité. Je ne cache rien à ma mère ; à elle, et aussi à Marie, on peut en toute assurance confier un secret.

—C'est bien.

Le jeune homme se leva.

—A bientôt, Etienne, dit le vieillard en se levant aussi.

—A bientôt, père Rouget.

L'ancien sous-officier ouvrit ses bras et dit :

—Viens, viens que je t'embrasse.

Ils s'embrassèrent. Tous deux pleuraient.

Et quand le jeune homme l'eut quitté, le vieillard poussa un long soupir et murmura :

—Ah ! si j'avais su !...

Il y avait bien des choses dans cette exclamation.

Il y avait des regrets, plus encore que des regrets, des regrets !

Le vieillard retomba sur son siège et, absorbé dans ses pensées, s'enfonça dans ses souvenirs.

Et à coup, il eut comme un mouvement de colère, et du fond de ses yeux jaillit un éclair.

Pourtant, s'écria-t-il, la vieille femme du Trocadéro m'a dit que je mourrais heureux !

III

VISITE INATTENDUE

Le vendredi, dans l'après-midi, Etienne Denizot était revenu à Beaune pour dire à Pierre Rouget que sa mère était prévenue, qu'elle avait pris toutes ses dispositions pour que chez lui rien ne manquât de son absence et que comme il l'avait annoncé, il ne viendrait le dimanche dans la matinée.

—Mais, avait-il ajouté, avant de monter dans la voiture qui doit me conduire à Beaune, je viendrai vous embrasser ; cela me portera bonheur.

Une singulière visite, à laquelle Pierre Rouget était loin de s'attendre, allait rendre nécessaire une nouvelle entrevue du vieillard et du jeune homme.

Le lendemain matin, à huit heures, comme tous les jours, le courrier, qui faisait le service des dépêches de Beaune à Saint-Amand et vice versa, s'arrêta devant le bureau de poste du village. Aussitôt la portière du coupé s'ouvrit et l'unique voyageur amené par le courrier, un grand jeune homme qui paraissait avoir de vingt-deux à vingt-quatre ans, sauta lestement à terre.

Ce jeune homme était bien vêtu, sinon richement ; il avait ses pieds dans des brodequins de gros cuir, était coiffé d'un chapeau de feutre mou et portait un pardessus marron sur sa jaquette de drap de fantaisie à petits carreaux, pareille au pantalon et au gilet.

A sa chaîne de montre pendaient de lourdes breloques de fer nes bizarres, d'un métal qui n'était ni or ni argent, et qui ne pouvait être que d'une fabrication étrangère.

Le voyageur, d'ailleurs, bien qu'il s'exprimât parfaitement en français, était lui-même un étranger. Son teint olivâtre comme celui du créole indiquait qu'il n'appartenait pas à la race blanche pure, et ses cheveux courts, crépus, frisant naturellement, ses lèvres épaisses, ses dents très blanches et le bistro de ses yeux qu'on remarquait également sur ses ongles révélait que du sang de la race noire coulait dans ses veines.

À part cela, il était fort bien : sa figure était douce et sympathique et ses grands yeux noirs, pleins de vivacité, avaient une expression saisissante. Il était imberbe, toutefois une fine moustache naissante ombrail légèrement sa lèvre supérieure.

Des personnes qui passaient s'arrêtaient pour le regarder curieusement.

Dans un village, un étranger est tout de suite remarqué et, quand ce village est éloigné des grands centres de population, l'apparition d'un inconnu est presque un événement.

—Monsieur, dit le courrier au voyageur, votre intention étant de retourner à Beaune avec moi, n'oubliez pas que je repars dans deux heures.

—Soyez tranquille, je ne me ferai pas attendre.

—Alors, à tout à l'heure.

Et le courrier se mit en devoir de décharger ses dépêches.

Le voyageur traversa la rue et alla droit à une femme qui regardait, debout sur le seuil de sa porte.

—Madame, lui dit-il en portant la main à son chapeau, voulez-vous avoir l'obligeance de m'apprendre si M. Pierre Rouget, un ancien soldat, est encore de ce monde.

—Mais oui, monsieur, mais oui, il vit encore, le bon vieux ; ainsi c'est le père Rouget que vous venez voir ?

—Oui, madame.

—Il ne sort plus guère, vous le trouverez sûrement chez lui.

—J'en suis heureux. Mais j'ai encore une chose à vous demander, madame.

—Dites, monsieur.

—C'est de vouloir bien m'indiquer la demeure de M. Pierre Rouget.

—Vous êtes justement dans sa rue et vous n'avez qu'à la suivre jusqu'au bout ; la maison du père Rouget est l'avant-dernière que vous verrez à votre droite ; il y a devant un gros tilleul, vous ne pouvez pas vous tromper.

—Et c'est de ce côté ?

—Oui.

—Je vous remercie beaucoup, madame.

—Toujours devant vous, monsieur, jusqu'au bout de la rue.

Le voyageur salua la femme et d'un bon pas, sans regarder ni à droite ni à gauche, se dirigea vers la maison de l'ancien sergent.

Il arriva au gros tilleul, s'arrêta, regarda la maison, qui avait une sorte d'apparence bourgeoise, et se dit :

—C'est là.

Il frappa à la porte.

De l'intérieur une voix répondit :

—Entrez.

Le voyageur entra.

Pierre Rouget, qui était assis à sa place habituelle, au coin de la cheminée, se dressa sur ses jambes et examina avec surprise ce jeune inconnu qui s'avavançait vers lui.

—Je ne me trompe pas, dit le voyageur, le visage épanoui, le sourire sur les lèvres et montrant ses dents blanches, vous êtes monsieur Pierre Rouget, je vous reconnais.

—Oui, monsieur, oui, je suis Pierre Rouget ; et vous dites que vous me reconnaissez ?

—Oh ! Parfaitement.

—Mais où donc m'avez-vous vu déjà ?

—Ici-même, à Saint-Amand, sur la place publique.

—Sur la place publique ? fit le vieillard cherchant à se rappeler.

—Il y a près de huit ans de cela, monsieur, et malgré le temps écoulé, c'est à peine si vous avez un peu vieilli.

—Mais dans quelles circonstances ?...

—Vous allez vous souvenir, j'espère : c'était un dimanche, après les vêpres, une troupe nomade composée d'hommes, de femmes et d'animaux arriva à Saint-Amand-les-Vignes et donna sur la place une représentation.

—Je me souviens, monsieur ; alors vous étiez là ?

—Je faisais partie de la troupe de saltimbanques.

—Vous ? en vérité ?

—Mon Dieu, oui, monsieur ; c'était moi qui marchais en tête du cortège, conduisant par la bride un chameau, lequel avait sur son dos, entre ses bosses, un singe.

—Ah ! vraiment, c'était vous.

—C'était moi, monsieur Pierre Rouget, Ali ben Chaoun, pour vous servir.

—J'ai peine à revenir de ma surprise.

—Naturellement vous ne vous attendiez pas à recevoir ma visite. Enfin, vous vous rappelez maintenant ?

—Comme si la chose était d'hier.

—En ce cas, monsieur Pierre Rouget, vous n'avez pas oublié une jeune fille qui faisait aussi partie de la troupe ?

—Vous voulez parler de la jolie Espagnole appelée Mercédès ?

—C'est cela même.

—Qu'est-elle devenue, cette charmante et gracieuse jeune fille ?

—La visite que j'ai l'honneur de vous faire, monsieur, a justement pour objet de vous donner des nouvelles de la senora Mercédès d'Argélias, fille d'Inès Ramon de la Cuenta.

—Est-ce possible ? Elle se souvient donc encore de moi ?

—La senora Mercédès d'Argélias est une noble fille d'Espagne, monsieur Pierre Rouget ; elle n'oublie rien ; elle se souvient, elle se souviendra toujours du bien qui a été fait aux siens et qu'elle considère comme ayant été fait à elle-même.

—Oui, elle m'a dit cela, il y a huit ans ; elle est bonne et reconnaissante. Mais donnez-moi donc de ses nouvelles : elle se porte bien ?

—A merveille.

—Elle est heureuse ?

—Très heureuse.

—Ah ! tant mieux, vous me rendez bien content. Est-ce qu'elle est toujours...

—Avec les saltimbanques ?

—Oui, voilà ce que je voulais vous demander.

—La senora Mercédès est aujourd'hui dans une situation toute différente ; elle est devenue une grande artiste, une artiste célèbre.

—A la bonne heure, ce sont là de bonnes nouvelles et qui me font grand plaisir.

—Grâce à son talent, la senora gagne beaucoup d'argent.

—En Espagne ?

—Non, monsieur Rouget, en France, à Paris.

—C'est de mieux en mieux.

—Vous voyez en moi un de ses fidèles serviteurs.

—Le vieillard s'inclina.

—Et que fait-elle ? Mlle Mercédès, demanda-t-il.

—Elle est danseuse.

—Danseuse, dites-vous, danseuse ? fit le vieillard ouvrant de grands yeux.

—Danseuse au grand Opéra de Paris, monsieur Pierre Rouget, première danseuse.

Le vieillard ne put s'empêcher de tressaillir. Il se disait que, puisque Mercédès était première danseuse à l'Opéra, elle devait certainement connaître la danseuse Flora surnommée la Papillonne. Il se disposait à interroger Ali à ce sujet, lorsque le mulâtre reprit la parole.

—Maintenant, monsieur Pierre Rouget, dit-il, je dois m'acquiescer de la commission dont m'a chargé pour vous la senora Mercédès, ma maîtresse.

—Ah ! Mlle Mercédès vous a chargé d'une commission pour moi ?

—Avant-hier soir, la senora m'a appelé devant elle et m'a dit :

« Ali, tu te rappelles le temps où nous faisons partie de la troupe de don Stéphano, de ce temps où l'on avait fait de moi une diseuse de bonne aventure. Il y a huit ans, nous parcourions la Bourgogne, allant d'une bourgade à une autre. Un jour, c'était un dimanche, nous nous sommes arrêtés dans un gros village appelé Saint-Amand-les-Vignes, et si tu as bonne mémoire, tu dois te souvenir que j'ai causé assez longuement avec un beau vieillard et que j'ai embrassé deux fois sa petite-fille qu'on appelait alors la belle Paule, et qui était bien, en effet, la plus charmante, la plus jolie créature que j'aie pu voir.

« Ce vieillard, Ali, se nomme Pierre Rouget ; il a été soldat et il porte à la boutonnière de son vêtement rustique, le ruban rouge, signe du courage et de l'honneur. Un jour, en Espagne, il y a de cela bien des années, Pierre Rouget a éprouvé pitié d'Inès Ramon, ma mère, il s'est fait son défenseur, son protecteur, l'a préservée des brutalités d'un soldat et l'a remis fidèlement, comme il l'avait promis, entre les mains du général espagnol Lopès Banos, qui était son parent.

« Le service rendu à ma mère par Pierre Rouget ne peut pas s'oublier, et les enfants et petits-enfants d'Inès doivent en garder le souvenir jusqu'à la cinquième génération.

—Ainsi a parlé ma mère à son lit de mort, et la reconnaissance qui était dans son cœur est un legs qu'elle a fait à ses enfants et que nous avons pieusement recueilli.

« Ali, continua ma maîtresse, Beaune est la ville la plus rapprochée de Saint-Amand-les-Vignes, tu t'arrêteras à Beaune et tu te rendras à Saint-Amand, et si, comme je l'espère, Pierre Rouget vit encore, c'est lui que tu verras. Si, cependant, contre mon espoir, il n'existait plus, c'est chez sa fille et son gendre que tu te présenterais, et si tu ne les trouvais point, tu demanderais à voir celle que l'on appelait la belle Paule et qui, aujourd'hui, doit être mariée et à son tour mère de famille.

Le mulâtre resta un moment silencieux et reprit, tirant une bourse de sa poche :

—Après m'avoir parlé ainsi, la senora me mit dans la main cette bourse qui contient mille francs en or et me dit :

« Je ne sais pas quelle est la situation de fortune de Pierre Rouget ; mais il ne peut pas être riche ; il doit avoir sa pension de retraite d'ancien militaire et ce qui lui est donné en plus pour sa croix de chevalier de la Légion d'honneur ; mais cela ne doit pas faire une bien grosse somme chaque année. Un vieillard de son âge a besoin de bien des petites choses qu'il pourra se procurer tout de suite, en attendant que je fasse davantage pour lui et les siens.

—Monsieur Pierre Rouget, continua Ali, prenez donc cette bourse que vous envoie la fille d'Inès Ramon.

Et il mit la bourse dans la main du vieillard.

L'ancien sous-officier était sous le coup d'une émotion violente. Il ne trouva pas un mot pour répondre.

Ali tira de sa poche une autre bourse qu'il posa sur la table.
— Cette seconde bourse, dit-il, dans laquelle il y a aussi mille francs en or, est pour votre fille.

Le vieillard, n'en pouvant croire ses yeux et ses oreilles avait tout l'air ahuri.

— Pour moi, pour ma fille ! balbutia-t-il.

— Oui, monsieur ; et je vous le répète, ceci n'est qu'un faible témoignage de la reconnaissance de la senora Mercédès, on attendait ce qu'elle se propose de faire pour vous et votre famille.

— Mais elle ne nous doit rien, ni à moi, ni aux miens ! s'écria le vieillard, et sa mère a exagéré sa reconnaissance comme elle exagère la sienne.

— Ce n'est pas ainsi que pense ma maîtresse ; je n'ai pas connu Inès Ramon, monsieur Pierre Rouget : mais je connais ma maîtresse, que je n'ai pas quittée depuis huit ans ; la senora Mercédès a la grandeur des femmes de sa race ; elle a le sang généreux d'une noble fille d'Espagne ; enfin, monsieur, elle n'est pas une femme comme les autres femmes et elle ne fait rien comme les autres.

— Je le vois, murmura le vieillard.

— Monsieur Pierre Rouget, il me reste à vous demander où pourrai-je voir votre petite fille, la belle Paule.

— Hein, vous voulez voir ma petite fille ?

— J'ai aussi quelque chose à lui remettre de la part de ma maîtresse.

— Ah ! Mlle Mercédès a aussi pensé à ma petite fille ? C'est très bien, monsieur, seulement...

— Eh bien !

— Paule n'est plus à Saint-Amand.

— Où donc est-elle ?

— Loin d'ici, loin de nous.

— Elle est mariée ?

— Oui.

— Elle a des enfants ?

— Deux.

— Et elle est heureuse ?

— Oui, répondit le vieillard avec effort, mais d'une voix missante.

— Alors, monsieur Pierre Rouget, c'est à vous que je vais remettre ce qui est destiné à madame votre petite-fille, en la priant de lui faire accepter, comme souvenir d'une amie, tout ce que la senora Mercédès.

— Tout en parlant, Ali avait tiré de ses poches et placé sur la table quatre écrins.

— Qu'est-ce donc que cela ? demanda l'ancien sergent avec la curiosité irrésistible qu'ont tous les vieillards.

— Vous allez voir, répondit le mulâtre.

— Et l'un après l'autre il ouvrit les écrins.

— C'était une parure complète de jeune femme ; un bracelet en or, un bonheur, des boutons d'oreille, une broche, une bague. Chaque bijou avait la même pierre fine, un beau rubis entouré de brillants. Le tout pouvait bien valoir de six à huit mille francs.

— Le vieillard regardait, écarquillant les yeux.

— Je ne me connais pas en ces choses-là, dit-il, mais je vois que c'est beau.

— Comme doit l'être un souvenir offert par la senora Mer-

— Ainsi votre généreuse maîtresse vous a envoyé de Paris ces bijoux ?

— Non, pas tout exprès ; je me rends en Algérie, dans le sud, où je pense rester deux mois auprès de ma mère que je n'ai pas vue depuis plusieurs années. La senora Mercédès ne veut pas que je sois si près de Saint-Amand sans lui avoir fait rappeler à votre souvenir. Je me suis donc arrêté à Beaune comme elle me l'avait dit, et j'ai pris, ce matin, une voiture des dépêches qui m'a amené et que je reprendrai à l'heure pour retourner à Beaune où j'attendrai le premier train express de Lyon et Marseille.

— Alors je ne peux pas vous charger de mes remerciements à ceux de ma famille pour Mlle Mercédès ?

— Je dois lui écrire aussitôt arrivé près de ma mère et je ne manquerai pas de lui dire que je vous ai vu, que vous êtes en bonne santé, que vous n'avez pas oublié son passage à Saint-Amand-les-Vignes et que vous m'avez demandé de ses nouvelles avec intérêt.

— C'est vrai, avec intérêt.

— Je lui apprendrai aussi que votre petite-fille est mariée, mère de deux enfants et heureuse ; mais que je n'ai pu la voir, comme elle le désirait, parce que votre petite-fille ne demeure pas à Saint-Amand.

— Oui, vous pourrez lui dire cela... Mais, continua le vieillard, je crois que de mon côté le moins que je puisse faire est de lui écrire aussi pour la remercier.

— Il sera certainement très agréable à la senora de recevoir une lettre de vous, monsieur Pierre Rouget.

— Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, dites-moi, s'il vous plaît, où elle demeure à Paris ?

— Ali sortit de sa poche un carnet, écrivit au crayon l'adresse de sa maîtresse sur un feuillet, le détacha et le remit au vieillard.

— Celui-ci regarda l'écriture, sourit, secoua la tête et dit :

— Au temps de mon enfance, on n'allait pas à l'école comme maintenant ; je ne sais pas lire. Dites-moi donc ce que vous venez d'écrire sur ce papier ?

— L'adresse de ma maîtresse, Mlle Flora, en son hôtel, avenue du bois de Boulogne, à Paris.

— Un rouge vif avait subitement envahi le visage du vieillard, puis, presque aussitôt, il était devenu affreusement pâle.

— Flora ! exclama-t-il, le regard chargé d'éclairs, pourquoi Flora ?

— C'est juste, je dois vous expliquer cela : Flora est le nom que la senora Mercédès d'Argélias s'est donné en entrant au théâtre, et c'est sous ce nom ou encore sous celui de la Papillonne qu'elle est connue à Paris.

— Le père Rouget tressaillit violemment, et comme si la bourse qu'il tenait encore lui eût brûlé les doigts, il la jeta sur la table avec un mouvement qui exprimait en même temps le mépris, la colère et l'horreur.

— Ali, qui ne pouvait pas comprendre, regardait le vieillard avec étonnement, avec stupéfaction.

— Oh ! oh ! fit l'ancien sergent d'une voix sourde, Flora la Papillonne !

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur ? demanda le mulâtre.

— Le père Rouget avait dans le cœur toutes les imprécations, toutes les malédictions ; il était sur le point de jeter à la face d'Ali avec fureur tout ce qu'il pensait de sa maîtresse ; il allait lui dire : reprenez cet or, reprenez ces bijoux, ramenez tout cela, je n'en veux ni pour moi, ni pour ma fille, ni pour ma petite-fille ; cet or, ces bijoux viennent d'une source impure, ils me font frémir d'horreur, à leur vue mon cœur se soulève de dégoût !

— Il allait dire tout cela, le père Rouget, et peut-être beaucoup plus encore, car la colère, comme le fleuve qui rompt ses digues, a des débordements épouvantables que rien ne peut arrêter ; mais une idée subite jaillit de son cerveau ; il eut assez d'empire sur lui-même pour imposer silence à son indignation et les premières paroles qu'il allait prononcer expirèrent sur ses lèvres.

— Sur sa figure grave toute trace d'agitation avait disparu ; seule la flamme de son regard ne s'était pas complètement éteinte ; c'était à l'intérieur que soufflait le vent de tempête.

— Ce que j'ai, ce que j'ai, répondit-il avec un calme dont il s'étonnait lui-même, mais je n'ai rien ; je suis content d'avoir l'adresse de Mlle Mercédès, voilà tout ; oui, oui, ajouta-t-il avec un sourire forcé, je suis content, très content de pouvoir la remercier de ce qu'elle a fait pour moi et les miens, surtout pour ma petite-fille. Je ne savais pas, vraiment, qu'elle pût être à ce point reconnaissante du petit service que j'ai autrefois rendu à sa mère.

— Je vous l'ai dit, monsieur Pierre Rouget, la senora Mercédès est un cœur d'or ; je ne crois pas qu'il y ait au monde

une femme meilleure et plus noble. Tous ceux qui la connaissent, et qui la connaissent bien, rendent hommage à la délicatesse de ses sentiments.

—Oui, oui, je vous crois, répliqua l'ancien sergent avec ironie et en fronçant les sourcils. Mlle Mercédès a bien, comme vous le dites, toutes les délicatesses. Mais pourquoi donc a-t-elle pris ce nom de Flora ?

—C'est encore par délicatesse, monsieur ; elle n'a pas voulu livrer au public le nom de Mercédès que sa mère lui a donné, qu'elle a reçu à son baptême et qui a été le nom de plusieurs femmes de sa noble famille. D'ailleurs, au théâtre, cela se voit souvent, et en changeant de nom la senora Mercédès d'Argélias a suivi l'exemple de beaucoup d'autres.

—Est-ce qu'elle est réellement de famille noble ?

—De très noble et très ancienne famille, monsieur ; plusieurs de ses ancêtres ont occupé des postes importants dans les armées, à la cour des rois d'Espagne et dans la haute magistrature. Malheureusement les descendants de ces vieux hidalgos ont été ruinés par les révolutions successives qui ont bouleversé l'Espagne, et depuis un demi-siècle on voit les derniers rejetons de cette noble race chercher dans leur courage, leur volonté, leur talent, leur mérite des moyens d'existence.

—C'est pénible, c'est triste, murmura le vieillard, qui pensait à toute autre chose qu'aux malheurs des descendants des vieux hidalgos.

—Oui, répondit philosophiquement Ali ; mais cela, c'est la vie.

Pierre Rouget n'avait plus rien à dire, plus de questions à faire, il en savait assez, trop même.

Le serviteur de la danseuse Flora salua le vieillard et se retira.

IV

L'IDÉE DU PÈRE ROUGET

A peine Ali avait-il disparu que le père Rouget s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit dans son vieux fauteuil.

Pendant quelques instants, les yeux brillants et fixes, il resta absorbé dans ses sombres pensées. La colère sourde allumée dans son cerveau et ses déchirements intérieurs se reflétaient sur son visage aux traits contractés et dans les plis de ses lèvres crispées. Il serrait les poings et battait l'air de ses bras comme s'il eût voulu se défendre contre un être invisible ou le frapper.

Il tremblait comme s'il eût eu la fièvre ; sa poitrine se soulevait violemment et il respirait bruyamment, avec effort.

Soudain il se redressa brusquement, comme galvanisé, ses prunelles ardentes semblaient se dilater et son regard, éclairé par des lueurs sombres, prit une expression terrible.

—Oh ! la coquine ! Oh ! la misérable ! Oh ! l'affreuse fille ! s'écria-t-il avec une sorte de rage, malheur à elle !. Quelle soit maudite !

Après cette explosion de fureur, qui était pour lui un soulagement, il parut se calmer. Sa poitrine et son cœur s'étaient dégonflés. Les crispations nerveuses cessèrent et il respira plus facilement.

Alors, il se leva en murmurant :

—Oui, allons chez Etienne, il faut qu'il soit instruit de cela.

Il s'approcha de la table et le regard fixé sur les deux bourses et les écrins, il hocha tristement la tête.

—Ça, prononça-t-il d'une voix rauque, ça, c'est une partie du pain que la danseuse Flora a volé à ma petite-fille et à ses enfants. Oh ! oh ! oh ! elle envoie ces bijoux à la comtesse de Verdaine, à l'épouse de son amant, de l'homme qu'elle a ruiné ! Quelle amère et lugubre raillerie ! La malheureuse ignore-t-elle donc que le comte a une femme et deux enfants qu'il a abandonnés ? C'est possible. Dans ce cas elle est moins coupable... Ah ! si elle ne sait pas cela, je le lui apprendrai, moi ! Il faut qu'elle sache ce qu'elle a fait, quel crime elle a commis : il faut qu'elle sache que la comtesse de Verdaine est la petite-fille de Pierre Rouget !

Elle a envoyé cet or et ces bijoux comme témoignage de sa reconnaissance... C'est horrible !... Oh ! la malheureuse, la malheureuse si elle savait, si elle savait !...

Le vieillard passa la main sur son front.

—Nous verrons, nous verrons ! grommola-t-il et comme répondant à une de ses pensées.

Il alla prendre un sac de cuir accroché à la muraille, revint près de la table et, dans le sac, mit les deux bourses et les quatre écrins.

Cela fait, il reprit sa place au coin de la cheminée et attendit assez patiemment la femme qui soignait son ménage et venait tous les matins, à dix heures, pour lui préparer son repas. La paysanne, qui était toujours plutôt en avance qu'en retard, arriva un peu avant dix heures.

—Annette, lui dit le vieillard, je vais sortir.

—Ah ! vous voulez aller chez votre fille ?

—Non, c'est une autre visite que j'ai à faire ce matin.

—Faudra-t-il vous attendre ?

—Oui, je pense bien rentrer à onze heures pour déjeuner.

—Votre soupe sera trempée, père Rouget, et je vais vous faire cuire avec des oignons ce beau petit morceau de veau.

—Oh ! alors, je vais bien me régaler.

Sur ces mots, le vieillard mit le sac de cuir sous son bras, prit son bâton et sortit.

Dix minutes après, il entra chez Etienne Denizot et était reçu par Mélie qui lui demanda si c'était à sa maîtresse ou à son maître qu'il désirait parler.

—Je dirai bonjour avec plaisir à Mme Denizot, répondit le vieillard ; mais c'est avec Etienne que j'ai à causer.

—Mme Denizot est au jardin et M. Etienne qui vient de revenir des champs, est monté dans sa chambre ; je vais lui dire que vous êtes là.

—Oui, Mélie, ma bonne fille, c'est ça.

La bossue disparut dans l'escalier que nous connaissons, et le père Rouget l'entendit frapper à une porte.

Presque aussitôt, Etienne descendit rapidement l'escalier, accourut près du vieillard, lui serra la main en l'interrogeant du regard, et, ayant compris que quelque chose de grave amenait le père Rouget chez lui, il prit son bras pour l'aider à monter dans sa chambre.

Quand Etienne eut reformé sa porte, il se tourna vivement vers le vieillard dont l'air mystérieux faisait naître en lui une inquiétude croissante.

—Père Rouget, qu'y a-t-il ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

—Il y a, mon garçon, que j'ai appris ce matin d'étranges choses, et que je viens en causer avec toi.

—Mais quoi, mon Dieu, quoi ? Vous me faites trembler, j'ai peur !

—Ni toi ni moi n'avons à avoir peur, mon garçon, il n'y a rien de changé dans la situation que tu m'as fait connaître, je ne la vois ni meilleure ni pire.

—S'il en est ainsi, je me rassure. Voyez-vous, je ne puis chasser mes appréhensions, je m'étais tout de suite imaginé que vous aviez reçu quelque mauvaise nouvelle de votre petite fille.

—Non, ce n'est pas cela.

—Alors, père Rouget, apprenez-moi vite quelles sont ces choses étranges...

—D'abord je vais te faire voir ce qu'il y a là-dedans, dit le vieillard, posant son sac de cuir sur la table-bureau du jeune homme.

—Et qu'y a-t-il dans ce sac ?

—Oh ! tu ne le devinerais jamais ; mais attend.

Le vieillard ouvrit le sac et en versa le contenu sur la table.

Etienne, étonné, ouvrit de grands yeux.

—Mais c'est de l'or qu'il y a dans ces bourses ! fit-il

—Oui, mille francs dans chacune, m'a-t-il été dit ; et j'ai pas compté les pièces et je ne veux pas y toucher, j'ai peur de me brûler les doigts et les yeux.

—Que dites-vous ? Je ne comprends pas...
—Selon l'intention de la personne qui m'a envoyé ces deux bourses et les bijoux qui sont dans ces écrins... Tu peux les ouvrir, Etienne ; ouvre, ouvre, mon garçon, et regarde. Et bien, qu'est-ce que tu dis de ça ?

—Je dis que ces bijoux sont très beaux : des rubis, des diamants. Mais je ne comprends toujours pas, expliquez-moi...

—Eh bien, ce sont des cadeaux qui m'ont été apportés de Paris ce matin.

—De Paris ? fit Etienne de plus en plus étonné.

—Oui, mon cher Etienne, oui ; l'une de ces bourses est pour moi, l'autre pour ma fille, la femme Pérard, et les bijoux.

—Les bijoux ? répéta le jeune homme.

—Sont pour Paule.

—En vérité !

—C'est comme je te le dis.

—Par exemple, voilà une singulière aventure ! Mais qui donc vous a envoyé cela ?

—Je te le dirai. Seulement, Etienne, je ne veux pas de l'une de ces bourses pour moi, je ne donnerai pas l'autre à ma fille qui en aurait cependant grand besoin, et Paule ne saura pas qu'on a voulu lui faire cadeau de ces bijoux.

—Mon Dieu, mais pourquoi ?

—Tu vas comprendre mon ami : la personne qui m'a fait remettre ce matin ces bourses pleines d'or et ces bijoux que tu trouves très beaux est la maîtresse du comte de Verdraine, c'est la danseuse Flora.

Le jeune homme sursauta.

—Oh ! oh ! oh ! fit-il avec des intonations différentes.

Il était stupéfait.

—Hein ! dit le vieillard, tu ne t'attendais pas à une pareille surprise ?

—Non, certes, et j'aurais pu tout supposer, excepté cela. Mais je comprends encore moins que tout à l'heure, père Rouget : qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

—Je vais t'expliquer ça, Etienne, aussi bien que je le pourrai ; alors, quand tu auras bien compris, je te ferai part d'une chose qui m'est venue et nous en causerons. Ecoute donc, Etienne, écoute.

Tous deux s'assirent et Pierre Rouget reprit :

—Tu dois savoir qu'au temps où j'étais soldat, je suis allé en Espagne ; j'ai pris part, avec le grade de sergent, à tous les combats qui ont précédé et suivi la prise du Trocadéro. Ah ! nous nous sommes crânement battus au Trocadéro, et les Espagnols ne nous souviennent. Après un dernier combat où l'ennemi fuyant de toute part nous laissait maître du champ de bataille, nous pénétrâmes, mes hommes et moi, dans une vieille maison aux murailles criblées de balles et nous nous trouvâmes en présence d'une vieille femme qui allait mourir, la tête trouée d'une balle : elle avait auprès d'elle une fillette d'une douzaine d'années, jolie comme un amour, et qui pleurait à fendre l'âme.

Un mes soldats, une brute, voulut s'emparer de la pauvre femme pour se berrer à un acte lâche et criminel. La colère me monta à la tête ; j'arrachai l'enfant des bras du soldat et déclarai que je me faisais son protecteur. Alors la vieille Espagnole, qui avait tremblé pour l'enfant, sa petite-fille, me regarda et voulut me récompenser en me disant la bonne aventure.

Cette vieille femme, Etienne, était une gitana ; voici ce qu'elle me prédit :

—Tu te marieras et tu auras une fille unique ; ta fille sera riche et aura aussi une fille unique. A celle-ci, ta petite-fille, de très hautes destinées sont promises. Toi, tu verras s'accomplir mes prédictions, car tu mourras dans un âge avancé et riche.

Je ne croyais pas plus aux sorciers, aux sorcières, qu'aux magiciens et aux devineuses qui révèlent l'avenir et, sur le motif, les prophétions de la vieille gitana me firent bien rire.

Le soldat qui avait voulu violenter la petite Inès, c'était lui, le père Rouget, demanda à la vieille femme de lui dire aussi ce qu'elle prédisait son avenir.

—Toi, lui dit-elle d'un ton grave, dans huit jours tu seras mort !

Eh bien, Etienne, six jours plus tard, le soldat en question était pris par des guérillas et fusillé.

Cette mort, que la vieille femme avait annoncée, me causa une très vive impression et je commençai à croire que la gitana avait eu réellement le pouvoir de lire dans l'avenir. Que te dirai-je, mon ami ? J'eus la folie de trop croire aux prédictions de la vieille Espagnole quand, m'étant marié, j'eus une fille qui fut mon unique enfant, et quand ma fille, mariée à son tour, eut Paule et pas d'autre enfant. Oui, ce fut ma folie, et je la fis partager à ma fille, à mon gendre et à Paule elle-même, et aujourd'hui j'en vois les conséquences terribles. Paule a épousé le comte de Verdraine, nous l'avons voulu, nous étions fous, fous !... Et le plus insensé, le plus coupable, c'est moi ! Qu'est-ce que j'ai fait ! Le malheur de ma pauvre Paule que j'adorais ! Ah ! son malheur, Etienne, son malheur... il retombe lourdement sur ma tête !

Et toi, mon ami, brave cœur que nous avons méconnu, repoussé, au lieu de nous en vouloir, tu viens prendre ta part de notre peine ; tu rends le bien pour le mal... Et c'est ainsi que tu te venges !... Ah ! Etienne, Etienne...

Le vieillard s'arrêta. Il pleurait.

Le jeune homme lui prit la main et la serra silencieusement. Lui aussi avait des larmes dans les yeux.

Après un moment de silence, l'ancien sergent continua :

—La vieille Espagnole m'avait confié la petite Inès en me priant de la conduire le jour même, si c'était possible, ou le lendemain au général espagnol Lopès Banos, qui était son parent.

Je n'ai pas besoin de te dire, Etienne, que je fis ce qui m'avait été demandé, et lorsque je quittai la petite Inès, elle se jeta à mon cou, m'embrassa et me dit : « Monsieur Pierre Rouget, je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi et combien vous avez été bon pour ma pauvre grand-mère.

Maintenant, Etienne, je franchis un grand nombre d'années pendant lesquelles je n'avais plus entendu parler d'Inès et j'arrive à ce jour, dont tu te souviens comme moi, où une troupe de saltimbanques, qui avaient avec eux un chameau, un ours, un âne, un singe, une pio et deux chiens, vinrent faire des tours sur la place de Saint-Amand.

Tu ne dois pas avoir oublié cette jeune et belle gitana qui faisait partie de la troupe et à laquelle tu as donné une pièce de 20 francs pour qu'elle te dise ce qu'elle allait lire dans ta main.

—Ah ! Mercédès, dit vivement le jeune homme.

—Oui, Mercédès ; ainsi tu te souviens même de son nom ?

—Je n'ai pas oublié non plus ce qu'elle m'a dit.

—Ah ! Et que t'a-t-elle dit ?

—Elle m'a dit, répondit Etienne tristement, que je ne devais pas perdre tout espoir, qu'un jour viendrait où je serais aimé de celle que j'aimais. Je n'ai pas à vous le cacher, père Rouget, pendant un certain temps j'eus pleine confiance dans les paroles de la gitana. Mais comme elle s'était trompé... Le comte de Verdraine est venu dans le pays et c'est lui que Paule a aimé.

—Hélas ! oui, pour son malheur, mon cher Etienne.

—Et pour le mien, père Rouget.

—Va, la même cause nous fait tous souffrir. Je continue : Avant de te parler, la jeune gitana avait causé avec moi et dit tout bas quelques paroles à ma petite-fille.

—Je me le rappelle ; j'avais les yeux fixés sur Paule ; deux fois la gitana l'a embrassée.

—C'est vrai. Mais tu ne sais pas pourquoi la jeune Espagnole a causé avec moi et a embrassé Paule. Je vais te le dire ! Elle m'entendit appeler Pierre Rouget ; mon nom la frappa et elle me demanda si je n'avais pas été soldat et si, étant soldat, je ne m'étais pas trouvé en Espagne à la prise du Trocadéro ?

—Lui répondis affirmativement.

—Alors elle me dit qu'elle était la fille de cette petite Inès

que j'avais prise autrefois sous ma protection ; quo souvent, très souvent sa mère lui avait parlé du bon soldat français, que mon nom avait toujours été dans ses prières et que sa mère, en mourant, lui avait recommandé et fait promettre de ne jamais oublier le nom de Pierre Rouget.

— Enfin, monsieur, ajouta-t-elle, ma mère m'a légué sa dette de reconnaissance, et si jamais vous ou l'un des vôtres avait besoin de moi, que je sois à l'extrémité de la France ou en Espagne, ou plus loin encore, à l'appel qui me sera fait je m'empresserais d'accourir.

Voilà ce qu'elle m'a dit, Etienne, je n'invente rien.

Assurément, il me parut fort douteux, il y a huit ans, que je puisse avoir besoin un jour de la pauvre gitana. Et cependant elle m'avait parlé très sérieusement, et la preuve c'est qu'elle s'est souvenue de moi et de ma petite-fille, puisque pour me faire savoir qu'elle pensait toujours à nous, elle m'a envoyé cet or et ces bijoux.

— Mais, père Rouget, vous m'avez dit que ces cadeaux étaient faits par la danseuse Flora ?

— Oui, mon ami, je t'ai dit cela, et c'est vrai. Est-ce que tu ne me comprends pas ?

— Si, si, je crois comprendre.

— Eh bien, oui, Etienne, Mercédès, la fille d'Inès Ramon ne fait plus partie d'une troupe de saltimbanques, Mercédès est devenue une grande danseuse dont tout le monde parle à Paris, Mercedes a changé de nom, elle se fait appeler Flora et on la surnomme la Papillonne, et ces bijoux que j'ai reçus ce matin et qui sont destinés à ma petite-fille, ont été achetés avec l'argent du comte de Verdraine, avec l'argent dont on fait tort à une malheureuse mère et qui appartient à deux pauvres petits innocents qui, en ce moment peut-être, sont dans la misère.

— C'est affreux, affreux ! *marmara le jeune homme.*

— Oui, n'est-ce pas, Etienne ! Ah ! il arrive dans la vie des choses bien extraordinaires.

— Mercédès ne sait donc pas que son amant qui se ruine pour elle est marié et qu'il a des enfants ?

— Elle sait peut-être cela, Etienne, mais ce qu'elle ignore certainement, c'est que la comtesse de Verdraine est la petite fille de l'ancien soldat Pierre Rouget.

— Oui, il faut qu'elle ne le sache point, autrement sa conduite serait monstrueuse et nous ne pourrions voir dans l'enfant de cet or et ces bijoux qu'une action infâme, plus sanglant de tous les outrages.

— Je pense absolument comme toi, mon cher Etienne, aussi ai-je la conviction que la fille d'Inès Ramon ignore que le comte de Verdraine a épousé la fille de Jacques Pérard de Saint-Amand-les-Vignes.

Maintenant, mon garçon, je vais te dire l'idée qui m'est venue ; tu m'écoutes, n'est-ce pas ?

— Oui, je vous écoute.

— Tu penses bien, Etienne, que ni pour ma fille, ni pour moi, je ne veux de cet or et que je ne dois pas non plus garder ces bijoux pour les donner à Paule, comme on m'en a chargé.

— Je vous comprends, père Rouget votre intention est de renvoyer tout cela à la danseuse Flora et de lui faire savoir en même temps pourquoi vous ne pouvez pas accepter ses présents. C'est bien, oui, c'est bien et je vous approuve.

— Oh ! je savais d'avance que tu serais de mon avis, que tu aurais les mêmes répugnances que moi. Cependant, mon cher Etienne, tu n'as pas tout à fait deviné ce que je veux faire.

— Ah !

— Je ne renverrai pas cet or et ces diamants à la danseuse, je les lui reporterai moi-même.

— Quoi, vous voulez...

— Oui, je veux aller à Paris, je veux revoir cette Mercédès qui s'est souvenue d'un pauvre vieillard, qui, autrefois, n'oubliait pas mon nom dans ses prières et qui m'a parlé d'une dette de reconnaissance que je ne songeais certes pas à réclamer.

— Mais, père Rouget...

— Il faut que je la voie, te dis-je, il faut que je la voie, cette Flora la Papillonne, que je lui parle, que je lui dise tout ce que j'ai là, sur le cœur, Etienne, quelque chose me dit que dans l'intérêt de ma pauvre Paule et de ses enfants je dois voir la fille d'Inès Ramon.

Ecoute, Etienne, je ne crois pas, je ne peux pas croire que la danseuse Flora soit une mauvaise fille ; ce qu'elle m'a dit sur la place de Saint-Amand est resté gravé dans ma mémoire, ses paroles prononcées avec l'accent de la sincérité, venaient certainement d'un bon cœur. Eh bien, le cœur ne change pas, et tu sais que l'on dit : où il y a du cœur, il y a toujours de la ressource.

— On dit cela et c'est souvent vrai.

— Si Mercédès a pour amant le comte de Verdraine, c'est le hasard ou, si tu aimes mieux, la fatalité qui l'a voulu, elle n'est pas allée chercher le mari de Paule à Grenoble ou dans son château de Verdraine, ils se sont rencontrés à Paris, le comte a fait la cour à Flora et elle a pris le comte pour amant comme elle en aurait pris un autre. Oui, voilà comment ce malheur est arrivé.

Après Mme de Brogniès une autre devait venir ; si ce n'était pas été Flora, c'eût été une autre. Vois-tu, mon garçon, il y a une fatalité, il fallait que le comte de Verdraine se ruinât, il fallait que ma petite fille fût malheureuse !

Maintenant, dis, Etienne, j'ai ouï dire que les demoiselles de théâtre ont toutes des amants. Quant aux hommes qui se ruinent pour des femmes, c'est qu'ils le veulent bien, et je trouve, moi, que ce sont des imbéciles ou des fous.

Comme tu le vois, Etienne, jusqu'à un certain point j'exécute Flora, mais il y a à savoir ce que j'obtiendrai de la fille d'Inès Ramon lorsque j'aurai plaidé devant elle la cause de la comtesse Paule et de ses enfants. Si elle est toujours Mercédès, elle aura pitié des abandonnés, rompra avec M. de Verdraine et, s'il n'est pas trop tard, elle pourra peut-être sauver de la misère une mère et deux enfants. Te l'est-ce un espoir, Etienne, et voilà pourquoi je veux aller à Paris.

— Oh ! je reconnaissais l'utilité de cette démarche que vous voulez faire, père Rouget, et je crois, comme vous, qu'elle peut avoir un heureux résultat si la fortune de M. de Verdraine n'est pas déjà complètement engloutie ; mais vous écoutez votre cœur et ne consultez pas vos forces ; laissez-moi vous le dire, vous mettre en route pour Paris serait une grande imprudence.

— Etienne, quoiqu'il puisse m'arriver, je partirai, je l'ai résolu. Je voulais aller chercher Paule et ses enfants, tu m'as parlé des difficultés de ce voyage, tu m'as expliqué tes craintes et je me suis rendu à tes raisons ; mais le voyage de Paris n'est ni difficile à faire, ni trop fatigant pour moi. Une fois à Beaune, je prends le chemin de fer et en quelques heures j'arrive à Paris.

— Oui, sans doute, père Rouget, mais vous en aller seul ?

As-tu donc peur que je me perde ?

— Non. Mais sait-on jamais ce qui peut arriver ?

Vraiment, mon garçon, je suis moins peureux que toi ! Le jeune homme resta un instant silencieux, réfléchissant. Enfin, reprit-il, vous êtes bien décidé à aller voir Mercédès Flora ?

— Oui, et rien ne saurait m'en empêcher.

— C'est bien, vous partirez, mais pas seul ; je vous ferai accompagner.

— Par qui ?

— Par Mélie, qui aura soin de vous comme si vous étiez son père.

— Mais, Etienne, elle saura, il faudra lui dire ?

— Père Rouget, Mélie ne voit et n'entend ce que je veux qu'elle voie et entende ; elle sait garder un secret, comme je vous l'ai déjà dit, on peut avoir en elle une entière confiance. Eh bien ! voulez-vous que Mélie vous accompagne ?

— Oui.

—A la bonne heure, vous voilà raisonnable, et moi, je serai tranquille.

Rapidement le jeune homme remit dans le sac les bourses et les écus, ouvrit la porte de sa chambre et du haut de l'escalier cria :

—Mélie, Mélie !

La bossue accourut aussitôt à l'appel de son maître.

—Mélie, lui dit Etienne, tu sais que je pars demain matin à huit heures ; M. Rouget a aussi un voyage à faire et nous irons ensemble jusqu'à Beaune ; mais je tiens à ce que M. Rouget ne soit pas seul pour continuer sa route, et je désire que ce soit toi qui l'accompagne.

—C'est bien, monsieur Etienne ; seulement...

—Parle !

—Est-ce que Mme Denizot va rester seule ?

—Non pas ; une des servantes de la ferme, que je vais faire venir, te remplacera près de ma mère pendant ton absence. As-tu encore quelque chose à me dire ?

—Non, monsieur Etienne, répondit Mélie.

Et elle se retira.

—Elle est gentille tout de même dit le vieillard.

—Telle vous venez de la voir telle elle est toujours ; jamais un mouvement de contrariété ou de mauvaise humeur ; toujours la même simplicité, la même douceur dans ses paroles ;



Le voyageur traversa la rue et alla droit à une femme qui regardait sur le seuil de sa porte. (Page 583)

—Je suis votre servante, monsieur Etienne, je ferai ce que vous me demandez.

—Tu verras Paris, Mélie, car c'est à Paris que tu vas aller accompagner M. Rouget.

—Est-ce que nous serons longtemps partis ?

—Trois ou quatre jours, et pendant ces trois ou quatre jours M. Pierre Rouget sera ton maître, et tu devras lui obéir comme tu obéis à ma mère, et avoir de lui, surtout, les plus grands soins, car c'est pour cela que je te demande de l'accompagner.

elle sera avec vous ce qu'elle est avec ma mère ; vous n'aurez même pas besoin de la commander ; ce que vous voudrez, elle le lira dans vos yeux. Se rendre agréable, se dévouer, la pauvre Mélie ne connaît que cela.

Mais, autre chose, père Rouget ; qu'est-ce que vous allez dire à votre fille et à votre gendre ?

—Ah ! oui, c'est vrai ; qu'est-ce que j'y pourrais bien leur dire ? Mais au fait, Etienne, si je ne leur disais rien du tout ?

—Cela me paraît assez difficile ; si vous partiez sans les avoir prévenus, ils seraient inquiets.

—Oui, tu as raison. J'irai les voir ce soir et je leur conterai un petit mensonge. Pourquoi ne leur dirai-je pas que je vais aller passer trois ou quatre jours à Beaune chez mon vieil ami Leberteux ?

—Parfaitement, voilà le mensonge trouvé.

—Ça coupera court à des questions embarrassantes.

—Ah ! autre chose encore, père Rouget : Vous m'avez dit que vous étiez en ce moment à peu près sans argent ; oh bien, tenez voici quatre cents francs pour votre voyage.

Le vieillard ne fit aucune difficulté pour prendre les billets de banque.

—Merci, mon cher Etienne, dit-il ; je n'ai pas à te le cacher, j'avais compté sur toi. Je te rendrai cette somme le plus tôt que je pourrai.

—C'est entendu, mais vous n'aurez pas à vous presser. Je pense que ces quatre cents francs vous suffiront ; dans tous les cas, Mélie aura de son côté sa bourse bien garnie.

Le père Rouget serra la main du jeune homme avec émotion, laissa échapper un soupir gros de regrets et l'en se sépara en se disant à demain.

V

PIERRE ROUGET A PARIS

Comme il avait été dit, Etienne Denizot et Pierre Rouget, accompagné de Mélie, étaient partis de Saint-Amand à huit heures du matin pour se rendre à Beaune, où ils allaient attendre le passage des trains qu'ils devaient prendre.

Ce fut Etienne qui se mit en route le premier, laissant le vieillard et Mélie à la gare, attendant le train remontant vers Paris. Ce train arriva et nos deux voyageurs s'installèrent dans un compartiment de deuxième classe.

Mélie fut d'abord tout étourdie des sifflements de la locomotive, de l'espèce de tangage du wagon, de ce bruit sourd, continu, autant de choses auxquelles elle n'était pas habituée, et de cette marche rapide, fantastique pour elle, d'un train lancé à toute vitesse.

Mais après l'arrêt de Dijon, la servante s'était déjà aguerrie. Elle éprouva bien encore une surprise quand le train s'enfonça tout à coup sous la voûte du tunnel de Blaizy. Ensuite Mélie se trouva aussi à son aise dans son petit coin que dans la grande salle de la maison de son maître, et bientôt, devenant tout à fait hardie, elle trouva très agréable de mettre souvent la tête à la portière pour s'extasier à la vue des magnifiques et lointains paysages, pour voir les arbres, les maisons, qui avaient l'air de courir, et les sillons et les haies qui semblaient tourner.

Toutefois, si occupée qu'elle fût de regarder au dehors, elle n'oubliait pas pourquoi elle voyageait en chemin de fer, et elle était aux petits soins pour son vieux compagnon de route.

Celui-ci, quand on arriva à Montereau, se sentit très fatigué, mais il ne se plaignit pas : ceût été indigne de lui, un ancien soldat. Cependant Mélie remarqua qu'il était fort pâle et le lui dit.

—Bah, bah ! ne t'inquiète pas, ma fille, répondit le vieillard en souriant. Qu'est-ce que cela, quelques heures de route, assis comme nous le sommes ! On est bien tout de même dans ces chemins de fer.

On arriva à Paris avant la nuit. Mélie, qui n'avait garde d'oublier une seule des instructions que lui avait données Etienne, prit une voiture de place qui le conduisit dans un hôtel de la rue de Richelieu, dont on avait pris l'adresse à Beaune dans l'annuaire Didot.

Le maître de l'hôtel donna au vieillard, sur sa demande, deux chambres communicant entre elles par une porte qui devait rester constamment ouverte.

Un garçon servit le diner aux voyageurs. Mélie fit honneur au repas, d'abord elle trouva que la cuisine était excellente, meilleure qu'à Saint-Amand ; ensuite elle avait faim ; aussi mangea-t-elle avec un superbe appétit.

Quant au père Rouget, il ne voulut prendre qu'un potage,

et quand Mélie, rassasiée, se leva de table, il témoigna le désir de se coucher.

—Je veux me bien reposer, dit-il, afin d'être demain frais et dispos pour faire ma visite.

Mais le père Rouget ne se reposa point comme il l'espérait, pendant toute la nuit, il n'eut que de courts instants de sommeil agité. Il avait la fièvre. Il sentit qu'il avait peut-être trop compté sur ses forces, et comprit combien Etienne avait eu raison de l'empêcher de se rendre dans le Dauphiné.

Lorsque Mélie, qui avait parfaitement dormi et fait la grasse matinée pour la première fois de sa vie, se fut levée et habillée, le vieillard voulut se lever à son tour. Mais à peine se fut-il dressé debout sur la descente du lit qu'il lui sembla que tout tournait autour de lui, et il eut une faiblesse qui était presque une syncope. Il était brûlant, couvert de sueur, et malgré cela il tremblait comme s'il eût été gelé. Mélie, fort inquiète, l'aïda à se remettre dans son lit.

—Ça ne sera rien, dit-il ; c'est égal, Mélie, Etienne a été bien inspiré en me faisant accompagner par toi. Vois-tu, si j'étais seul, qu'est-ce que je ferais ? Hein, qu'est-ce que c'est que nous, Mélie ? Quand je pense qu'autrefois j'étais un dur à cuire... On a bien raison de dire que quand on est vieux, on n'est plus bon à rien. Pourtant, je ne suis pas venu à Paris pour me dorloter dans un lit ; il faut que je voie la danseuse... Mélie, je me sens mieux ; tiens, je ne tremble plus ; il n'y a plus que cette satanée sueur... pour un peu, je me croirais dans un bain.

À l'insu du vieillard, Mélie alla trouver un des garyons de l'hôtel et lui demanda qu'on fit venir un médecin.

Vingt minutes plus tard, le médecin entra dans la chambre du père Rouget, qui fut bien surpris mais n'en remercia pas moins du regard la brave Mélie.

—Une forte fièvre, causée par une fatigue que l'âge du malade ne pouvait supporter et aussi, je crois, par une violente irritation nerveuse ; mais aucun danger sérieux n'est à redouter. Du repos, beaucoup de repos ; il faut absolument garder le lit, si dans l'après-midi la fièvre se calme, cela ira bien demain.

—Vous reviendrez, n'est-ce pas, monsieur le médecin ? dit Mélie.

—Oui, demain matin.

Il ordonna une potion, des tisanes et se retira.

Mélie passa cette journée au chevet du vieillard qu'elle appelait son maître. Elle ne songea même pas à ouvrir une fenêtre pour voir au moins le bout d'une des rues de ce grand Paris qui renfermait, d'après ce qu'elle avait entendu dire, toutes les merveilles.

La nuit, le malade dormit un peu, mais la fièvre persistait.

Le médecin vint faire sa visite comme il l'avait promis. Il constata un peu de mieux ; mais défendit encore au malade de se lever et indiqua ce que l'on pourrait lui donner à manger et à boire.

C'était la tranquillité de l'esprit qu'il aurait surtout fallu au père Rouget, et il ne faisait que se tourmenter. Voilà deux grands jours perdus déjà à s'amuser à être malade ; et le vieillard savait combien les jours, les heures même étaient précieux, s'il y avait encore, comme il voulait l'espérer, quelque chose de bon à attendre de sa démarche auprès de la Papillonne.

Enfin ce second jour s'écoula, mais comme il avait paru long au père Rouget !

À sa troisième visite, le médecin déclara que le malade allait de mieux en mieux et que s'il ne faisait pas d'imprudence, ses forces lui reviendraient rapidement. Il dit qu'il pourrait se lever après midi ; mais qu'il défendait absolument qu'il sortit de sa chambre avant trois ou quatre jours.

Le père Rouget n'y tenait plus. Quatre jours encore !

Mais il faut moins de temps que cela pour bouleverser le monde, pour qu'une ville tout entière soit détruite dans un tremblement de terre ; mais il ne faut pas même un jour pour renverser des trônes, témoins les révolutions de 1830 et de 1848.

Le vieillard dit à Mélie :

— Mon portefeuille est dans la poche de mon paletot, donne-le-moi.

La servante obéit.

Dans le portefeuille, Pierre Rouget prit un papier et le mit dans la main de Mélie en disant :

— C'est l'adresse de la danseuse Flora. Toi, Mélie, tu es plus heureuse que moi, car Mme Denizot t'a appris à lire et à écrire. Peux-tu lire ce qu'il y a sur ce papier ?

— Je lis très bien, monsieur Rouget.

— Bon. Tu vas mettre tes beaux habits et tu iras trouver Mlle Flora de ma part.

— Je veux bien, mais qu'est-ce que je lui dirai ?

Le vieillard, alors, donna ses instructions à la bossue qui, tout en l'écoutant, s'habillait, et quand elle fut prête à partir il lui dit :

— Tu n'es pas manchote, Mélie, tu sais toujours parfaitement te tirer d'affaire, tu n'es jamais embarrassé de rien et tu sauras très bien dire et faire. Va donc chez la danseuse Flora ; tu prendras une voiture comme celle qui nous a amenés ici et elle te conduira à l'adresse que je t'ai donnée.

Mélie quitta son maître, se fit indiquer une station de voitures de place, s'y rendit, monta dans un coupé et vingt-cinq minutes après mettait pied à terre devant l'hôtel de la danseuse.

Elle sonna, la porte s'ouvrit et elle entra dans la cour.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Où allez-vous ? lui demanda le concierge.

— Je suis chargée d'une commission pour Mlle Flora.

— Ah ! Est-ce que c'est mademoiselle que vous devez voir ?

— Oui, monsieur.

— Très bien. Seulement, Mlle Flora ne reçoit pas comme ça tout le monde, dit le concierge, qui regardait avec une certaine défiance cette messagère laide et difforme, et je ne crois pas que vous puissiez lui parler.

— Je suis sûre que Mlle Flora me recevra quand elle saura que m'envoie vers elle, répliqua Mélie sans se déconcerter.

Ces dernières paroles de la bossue furent entendues par Flora elle-même, qui venait de s'appuyer au balcon d'une fenêtre. Elle avança la tête et sa voix douce et sympathique, au timbre mélodieux, laissa tomber ces mots :

— Laissez monter.

— C'est mademoiselle, dit le concierge, levant les yeux vers la fenêtre.

Mélie leva aussi la tête, vit la jeune fille dont la beauté l'éblouit, puis s'inclina respectueusement.

— Venez, mon enfant, venez, dit Flora, je vous attends.

Le concierge montra à la servante la porte sous la véranda. Pendant que Mélie traversait la cour, montait le perron et entrait dans le vestibule de l'hôtel, Flora avait déjà donné un ordre, car le domestique qui remplaçait Ali fit signe à la bossue de le suivre et la conduisit dans le petit salon du premier étage où l'attendait la danseuse.

Dans toute autre circonstance, devant ces richesses, toutes ces magnificences féeriques, inouïes, qui s'offraient à sa vue, la mendicante aurait poussé des cris d'admiration, serait tombée en extase ; mais elle avait trop conscience de la mission qu'elle avait à remplir pour songer à autre chose.

Elle ignorait pour quoi Pierre Rouget était venu à Paris uniquement pour voir Mlle Flora ; mais elle avait facilement compris qu'il s'agissait de quelque chose de grave.

— Est-ce que vous êtes mariée ? lui demanda tout d'abord la danseuse.

— Non, madame, répondit tristement la servante ; une malheureuse comme moi, infirme comme je le suis, ne peut pas se marier.

— Alors je vous appellerai mademoiselle, comment vous appelez-vous ?

— Mon seul nom est Mélie, madame, et vous pouvez m'appeler tout simplement Mélie, sans dire mademoiselle. D'ail-

— Mais, je ne suis pas une demoiselle, je ne suis qu'une pauvre servante.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes à Paris ?

— Depuis trois jours seulement.

— Est-ce que vous êtes venue pour vous placer ?

— Non, madame.

— Ah !

— Je n'ai pas à chercher une place, continua Mélie, car j'ai bien la meilleure que l'on puisse trouver. Je suis servante chez Mme Denizot, à Saint-Amand-les-Vignes.

— Quoi, s'écria Flora, vous êtes de Saint-Amand ?

— Oui, madame.

— Oh ! alors, je comprends, c'est M. Pierre Rouget ou quelqu'un de sa famille qui vous envoie vers moi.

— C'est M. Pierre Rouget lui-même, madame.

— Ainsi le bon vieillard existe encore ! Oh ! j'en suis bien heureuse ! Vous allez me parler de lui, Mélie ; mais, avant tout, dites-moi vite de quoi il s'agit.

— Oui, madame. Pour commencer, je dois vous apprendre que le vieux Pierre Rouget est à Paris.

— A Paris ! Pierre Rouget est à Paris ! exclama Flora.

— Il est arrivé dimanche soir, moi avec lui, car à cause de son grand âge j'ai été chargée de l'accompagner. Il est venu à Paris rien que pour vous voir, madame.

— Pour me voir ! Mais pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— Il est malade depuis que nous sommes arrivés ; mais il va mieux, beaucoup mieux que lundi et hier ; ces deux jours il n'a pas quitté son lit ; aujourd'hui le médecin a dit qu'il pourrait se lever vers une heure ; seulement il lui est absolument défendu de sortir avant trois, quatre, peut-être cinq ou six jours.

Oh ! comme il était contrarié de ne pouvoir vous faire sa visite, comme il se tourmentait ! car il paraît que ce qu'il a à vous dire est très pressé. Il faut bien le croire, puisque ce matin, il y a une heure de cela, il m'a dit :

— Mélie, tiens, voilà l'adresse de Mlle Flora ; tu vas t'habiller, tu prendras une voiture et tu iras chez Mlle Flora. Je crois que quand on lui apprendra que tu viens de la part de l'ancien soldat Pierre Rouget, de Saint-Amand-les-Vignes, elle ne refusera pas de te recevoir.

— Quand tu seras devant elle, tu lui diras : Le pauvre père Rouget est malade dans une chambre d'hôtel et le médecin l'empêche de sortir ; il m'envoie pour vous prier, au nom d'Inès Ramon, votre mère, de venir le voir aujourd'hui même, car il a absolument besoin de vous parler, et le plus tôt sera le meilleur.

— Pierre Rouget a ajouté : Tu diras encore à Mlle Flora qu'elle aidera à ma guérison si elle peut ne pas remettre à demain pour venir me voir.

— Et vous ne savez pas ce qu'il a à me dire ? demanda la danseuse.

— Je ne le sais pas, madame.

— C'est bien ; dites-moi où demeure M. Pierre Rouget.

— Place Louvois, hôtel Louvois.

— Merci, mademoiselle Mélie ; vous pouvez retourner maintenant près de votre malade et le prévenir qu'aujourd'hui même, avant trois heures, il aura ma visite.

La pauvre bossue se retira enchantée de la belle Papillonne et fut bientôt près du vieillard pour lui rendre compte de sa mission et lui faire avec enthousiasme l'éloge de la belle danseuse, qui était certainement moins fière et plus avenante que plus d'une fille de vigneron de Saint-Amand-les-Vignes.

Dès qu'il eut la certitude que Flora viendrait le voir le jour même, Pierre Rouget éprouva une telle satisfaction qu'il se sentit presque guéri.

A deux heures, il était levé et assis près de la fenêtre, dans un fauteuil, ayant à portée de sa main, sur une table, son vieux sac de cuir ; il attendait Flora la Papillonne.

A deux heures et demie, une jeune femme voilée, mise très simplement, se faisait indiquer au bureau de l'hôtel la chambre de Pierre Rouget et montait d'un pas léger les trois étages.

C'était Flora. Mélie lui ouvrit et elle entra en relevant son

voile. Pierre Rouget avait eu la force de se lever et il se tenait debout sur ses jambes chancelantes pour recevoir la visiteuse. Mais celle-ci s'approcha de lui vivement, et, prenant son bras, elle l'aida à se rasseoir en lui disant d'une voix câline :

—Vous êtes encore bien faible, bon papa Rouget ; et je ne veux pas que vous vous fatigüiez.

Le vieillard avait tout de suite reconnu Mercédès, bien qu'elle fût maintenant dans le complet épanouissement de sa merveilleuse beauté. D'un mouvement de tête, il la remercia ; puis il la regarda, poussa un soupir en pensant à sa petite-fille, et de grosses larmes jaillirent de ses yeux.

—Mon Dieu, mais vous pleurez ! s'écria Flora en s'asseyant près de lui et en lui prenant les mains.

Le vieillard essaya de parler, son émotion l'en empêcha. Sans brusquerie, doucement, il retira ses mains.

—De grâce, monsieur, qu'avez-vous ? continua la jeune femme attristée ; on m'a dit que vous étiez venu à Paris exprès pour me voir ; il faut donc que vous ayez besoin de moi ; vous vous êtes rappelé ce que je vous ai dit sur la place de Saint-Amand, je vous en remercie et je répéterai mes paroles. Si je puis faire quelque chose pour vous ou l'un des vôtres, disposez de la fille d'Inès Ramon ; tout ce qu'il me sera possible de faire, je le ferai.

—Oui, répondit le vieillard, qui avait eu le temps de se remettre, je me suis rappelé ce que vous m'avez dit sur la place de Saint-Amand.

—Eh bien, bon papa Rouget, faites que je sois assez heureuse pour pouvoir acquitter aujourd'hui une partie de la dette de reconnaissance contractée envers vous par ma famille.

—C'est la fille d'Inès Ramon qui veut qu'il y ait une dette de reconnaissance. Ce que j'ai fait en Espagne pour votre mère, mademoiselle, ne méritait pas qu'elle s'en souvint, et moins encore que cette action si simple d'un honnête soldat français restât dans la mémoire de sa fille. Enfin, vous m'avez dit à Saint-Amand que vous me deviez quelque chose, c'est bien. Ah ! il fallait que la chose fût bien grave, bien terrible, pour que je me sois permis, plein de confiance en vos paroles, de venir vous implorer.

—M'implorer, moi ! Que dois-je faire, monsieur Rouget ? Dites, dites !

—Mademoiselle, dans votre prospérité, dans votre grandeur, au milieu de la richesse, vous vous êtes souvenue de l'ancien soldat de Saint-Amand, qui n'est qu'un homme pauvre, souvenue aussi de mes enfants pauvres comme moi ; cela prouve que vous êtes bonne, que vous avez du cœur ; aussi me suis-je mis en route avec confiance et plein d'espoir.

Le vieillard attira à lui son petit sac de cuir, l'ouvrit, versa ce qu'il contenait sur la table et reprit :

—Cet or et ces bijoux, mademoiselle, vous me les avez envoyés par un de vos serviteurs, mais comme vous le voyez, je n'ai disposé ni de l'or ni des bijoux. Malgré mon âge et le peu de force que j'ai, je ne suis mis en route pour Paris, afin de vous rapporter moi-même vos présents.

—Mais pourquoi ? fit la jeune femme très surprise.

—Parce que les miens et moi ne pouvons pas les accepter.

—Mon Dieu, mais pourquoi ? demanda encore la danseuse.

—Ah ! pourquoi, répondit le vieillard, avec un accent douloureux, vous allez le comprendre.

Tout à l'heure, vous me demandiez de vous dire ce que vous pourriez faire pour moi : ah ! ce n'est pas pour moi, qui vais bientôt mourir, que vous pouvez faire quelque chose ; mais pour ma petite-fille.

—Cette charmante personne que l'on appelait à Saint-Amand la belle Paule !

—Je n'ai que cette seule petite-fille.

—Oh ! parlez, monsieur, parlez ! Votre petite-fille est mariée sans doute ?

Le vieillard répondit par un mouvement de tête.

Il resta un moment silencieux, puis se redressant et tendant ses mains tremblantes vers la danseuse.

—Mademoiselle, dit-il d'une voix suppliante, c'est au nom de la senorita Mercédès d'Argolias et au nom d'Inès Ramon, sa mère, que je demande à la danseuse Flora grâce pour ma petite-fille et ses deux enfants !

—Mon Dieu, je ne comprends pas ! s'écria la jeune fille avec une sorte de stupeur.

—Ah ! je sais bien que vous ne comprenez pas encore, dit le vieillard, ne pouvant plus retenir ses larmes ; ah ! je sais bien que vous ignorez... Eh bien, comprenez donc maintenant : Paule Pérard, ma petite-fille, a épousé le comte Maxime de Verdraine dont elle a deux enfants, deux petits garçons !

VI

LA VENGERESSE

La danseuse avait bondit sur ses jambes comme poussée par un ressort et, frémissante, elle regardait Pierre Rouget avec effarement.

—Grand Dieu ! que viens-je d'entendre ! exclama-t-elle d'une voix étranglée et en devenant pâle comme un cierge, Paule Pérard est la comtesse de Verdraine !

Elle s'arrêta pour respirer avec force, car elle était hale tante et suffoquait.

Au bout d'un instant, elle parvint à maîtriser son émotion. Alors, après avoir passé à plusieurs reprises sa main sur son front :

—Malheureuse, malheureuse que je suis ! prononça-t-elle d'une voix sourde et vibrante, qu'ai-je fait ? Je croyais être un agent de la Providence, je croyais que Dieu m'avait donné une mission de vengeance et qu'il était avec moi ! Oui, je croyais cela et je me trompais !... Oui, je croyais que le Dieu de justice, qui châtie les misérables, les infâmes, m'avait substituée à sa Providence !

Ah ! ah ! ah ! continua-t-elle avec une sorte de frénésie sauvage, je croyais cela et je n'étais qu'un noir démon sorti de l'enfer !... Paule Pérard, la petite-fille de Pierre Rouget ! C'est à elle et à ses enfants que j'ai arraché le pain des mains !

Malheureuse, malheureuse que je suis !

Ah ! ma mère, ayez pitié de moi, ne maudissez pas votre fille !

Elle tenait son front courbé, comme écrasée.

Soudain elle se redressa brusquement, le regard sombre, et se rapprocha du vieillard qui la regardait avec effroi.

—Monsieur Pierre Rouget, dit-elle, que pensez-vous de moi ?

—A mon âge, mademoiselle Flora, on est indulgent ; je pense que vous êtes plus à plaindre qu'à blâmer, que vous êtes plus malheureuse que coupable.

—Merci, monsieur Pierre Rouget. On vous a dit, n'est-ce pas, que j'étais la maîtresse du comte de Verdraine ?

—On me l'a dit.

—Eh bien, on vous a trompé, c'est faux ; je ne suis pas la maîtresse du comte de Verdraine, malgré les apparences et bien que tout le monde soit autorisé à le croire. Non, le comte de Verdraine n'est pas mon amant... au moins je n'ai pas cela à me reprocher envers l'épouse lâchement abandonnée.

Après une pause, elle continua :

—Je ne suis qu'une danseuse, une fille de théâtre, monsieur, comme je n'étais autrefois, lorsque vous m'avez vue à Saint-Amand, qu'une pauvre petite gitana. Oh ! je sais bien ce que l'on pense, tout ce que l'on peut penser et dire d'une jeune fille faisant partie d'une troupe de saltimbanques, d'une jeune fille qui se montre demi-nue sur les planches d'un théâtre ; on ne croit guère à la vertu des femmes de théâtre et l'on ne fait pas grand cas de leur moralité. Eh bien, l'on nous juge souvent avec trop de légèreté, avec trop de sévérité.

Monsieur Pierre Rouget, sur la mémoire vénérée d'Inès Ramon, ma mère, je vous jure que je n'ai jamais eu d'amant !

Pourquoi cela ? Ah ! pourquoi ? D'abord parce que je n'ai jamais aimé et que je ne suis pas une femme capable de se vendre : j'aimerais mieux mourir, me tuer de mes propres mains plutôt que de souiller ma conscience et de perdre l'estime de moi-même.

Je suis d'une noble race, monsieur, et je tiens à garder intacte en moi la noble fierté de ma race !

Je ne pourrais aimer qu'un homme qui m'aimerait pour moi-même et qui trouverait que je vaudrais assez pour qu'il m'épousât. A celui-là, monsieur, dont je serais la femme, je me donnerais tout entière !

Et ce n'est point parmi les gens titrés, les riches financiers, les millionnaires que je voudrais le trouver, cet homme.

J'ai gardé de Saint-Amand plus d'un souvenir, entre autres celui d'un grand et beau jeune homme qui était alors fortement épris de la belle Paule et à qui j'ai adressé quelques paroles encourageantes. Eh bien, monsieur Pierre Rouget, celui que je voudrais aimer serait un homme qui ressemblerait par le cœur à ce jeune paysan de Saint-Amand-les-Vignes que votre petite-fille a dédaigné.

Le vieillard baissa tristement la tête.

— Oh ! la malheureuse Paule, poursuivit la danseuse, elle a passé à côté du bonheur sans le voir, elle a repoussé celui qui l'aimait sincèrement, uniquement, dont la vie n'aurait eu qu'un but : la rendre heureuse ; et pour épouser qui ? Le comte de Verdraine, un misérable !

Pierre Rouget poussa un long soupir.

Hélas ! les paroles de Flora étaient comme une griffe de fer labourant la plaie saignante de son cœur.

La jeune fille reprit :

— Mais laissons les choses du passé et parlons du présent. Vous êtes venu à Paris afin de me demander grâce pour la comtesse de Verdraine et ses deux fils, c'est-à-dire pour me crier Rendez son mari à ma petite-fille et aux deux enfants leur père, et si le comte de Verdraine ne veut pas revenir à ceux qu'il a abandonnés, ne les rumez pas, faites qu'il leur reste au moins un morceau de pain. Est-ce bien cela, monsieur Rouget, ai-je deviné votre pensée ?

— Oui, oui, oui !

— Malheureusement, hélas ! vous êtes venu trop tard ou, si vous aimez mieux, il eût fallu que j'apprisse plus tôt que la comtesse de Verdraine était votre fille ; aujourd'hui, mon acte de vengeance est accompli, et, si je reçois encore le comte de Verdraine, c'est qu'après l'avoir frappé avec fureur, inexorablement, j'ai trouvé que j'étais peut-être allée trop loin, et je me suis sentie prise d'une espèce de sentiment de pitié pour lui.

Je l'ai fait souffrir cruellement, horriblement, comme ils avait fait souffrir les autres, plus peut-être, et du même mal. Il avait déjà fortement ébréché sa fortune, mais il était riche encore et j'ai entrepris de le ruiner.

— On m'a dit qu'il avait dépensé pour vous au moins un million.

— C'est fort exagéré, monsieur Rouget, car le comte dépensait d'un autre côté des sommes énormes ; enfin, je crois bien que depuis un an le million a été englouti.

— Mais il n'est pas encore ruiné !

— Je ne puis vous laisser cette illusion ; le comte est absolument ruiné ; tout ce qu'il possédait vient d'être vendu par suite de saisies opérées par ses créanciers, et il ne lui reste rien, rien.

— Ainsi, plus rien à faire ?

— Hélas ! oui.

— Ma pauvre Paule ! mes pauvres petits-fils ! gémit le vieillard.

— Je les plains ! murmura la jeune femme.

— Mais pourquoi la danseuse Flora, qui est toujours Mercédès d'Argélias, la fille d'Inès Ramon, a-t-elle commis cette abominable action ? s'écria le vieillard avec véhémence et les yeux étincelants.

— Pour venger ma sœur, Dolorès d'Argélias ! répondit Mercédès d'une voix creuse.

— Ah ! fit lentement Pierre Rouget, c'est votre sœur que vous avez vengée ?

— Oui, ma sœur, qui était douce, bonne, aimante, et que j'aimais comme on doit aimer une sœur aînée. Je n'ai pas cherché le comte de Verdraine, continua Mercédès d'une voix plus forte, c'est lui qui est venu à moi. La sombre fatalité l'a poussé vers Flora la danseuse ; il m'a été présenté par un de ses amis qu'il avait instamment prié de faire cela pour lui, je l'avais vu déjà une ou deux fois, mais dans la rue, s'attachant à mes pas, et sans savoir qui il était.

Quand l'ami qui me le présentait prononça son nom, je ne sais quelle espèce de terrible fureur gronda aussitôt en moi, sourdement, au souvenir de ma sœur et de son malheur ; ce fut comme un souffle puissant de haine qui pénétra tout mon être, faisant passer dans mon âme toutes les ardeurs de la vengeance.

M. de Verdraine voulait m'avoir, il se l'était juré à lui-même, et la passion insensée que je lui avais inspiré m'a trop facilement aidée dans mon œuvre de vengeance.

— Le malheureux avait donc fait bien du mal à votre sœur ? demanda le vieillard.

— Il l'a tuée !

— Tuée ?

— Oui, tuée, monsieur, et je vous dirai comment.

— La fille d'Inès Ramon a vengé sa sœur, je n'ai rien à redire à cela, moi, je suis pour la justice, il faut que les méchants, les coupables soient punis.

Mais quand le châtement infligé au coupable atteint les innocents, je dis que ce n'est plus la justice et je m'indigne. Mercédès, Mercédès, vous ne saviez pas que la comtesse de Verdraine était la petite-fille de Pierre Rouget, l'ancien soldat du Trocadéro, mais vous n'ignoriez pas qu'il y avait une comtesse de Verdraine, abandonnée par son mari et mère de deux enfants. Oh ! Mercédès, n'avez-vous donc pas pensé à ces innocents, à ces malheureux dont vous faisiez des victimes ?

— Si, monsieur Rouget, si, j'ai plus d'une fois pensé à eux, et si le comte de Verdraine y avait aussi pensé, lui, s'il eût eu des regrets de les avoir abandonnés, s'il eût manifesté seulement l'intention de retourner près de sa femme et de ses fils, j'aurais eu pitié de lui... Mais chez cet homme, qui n'a conscience d'aucun de ses devoirs, chez cet homme gangrené, égoïste, débauché, privé de sens moral, je n'ai rien trouvé, rien, pas un seul sentiment honnête, et il n'a pu m'inspirer que le mépris et le dégoût.

Et je ne me suis pas arrêtée : mon œuvre était commencée, je l'ai poursuivie ; quand on veut jouer le rôle de la Providence pour châtier un criminel, il faut se faire un cœur de bronze et se rendre inaccessible à la pitié, car si l'on s'apitoyait sur les innocents qui peuvent être frappés du même coup que le coupable, on ne pourrait jamais être un vengeur !

Peut-être suis-je allé plus loin que je ne l'aurais voulu, peut-être ai-je frappé trop fort?... ceci est entre Dieu et ma conscience...

J'ai vengé Dolorès, j'ai vengé ma sœur !

Si j'ai dépassé le but, je demanderai pardon à Dieu, et Dieu, qui connaît mes intentions, Dieu me pardonnera !.. Je sais ce que je dois faire pour obtenir le pardon !

Elle avait prononcé ces dernières paroles, superbe d'animation, d'énergie, le visage reparaissant et ayant sur le front comme une auréole.

Le père Rouget baissa tristement la tête.

— Tout est fini, murmura-t-il ; mon Dieu, que vont devenir la mère et les enfants !

La danseuse eut un mystérieux sourire.

Mélie, assise dans un coin de la chambre, pleurait silencieusement.

Après un assez long silence, la Papillonne reprit :

— Monsieur Pierre Rouget, je ne peux pas vous demander de me pardonner le mal que, sans le savoir, j'ai fait aux vôtres : mais pensez-vous qu'aux yeux du monde je puisse être excusée ?

—Oui, répondit faiblement le vieillard.

—Je ne puis vous demander plus ; merci !

Maintenant, continua-t-elle, je vous ai dit que je vous apprendrais comment le comte de Verdraine a tué ma sœur Dolorès. Ecoutez.

Ma mère, Inès Ramon, que vous avez connue, sortait d'une famille autrefois riche et puissante en Espagne, que des événements graves, l'ingratitude des princes et des malheurs de toutes sortes avaient ruinée.

Vainement les descendants essayèrent de refaire leur fortune, de reprendre dans le pays la place et le rang qui leur appartenaient par droit de naissance et que leur intelligence et leur dévouement à la patrie méritaient.

Don Ramon, mon aieul, était colonel lorsqu'il tomba sur le champ de bataille frappé par une balle française. C'est la loi de la guerre. Mon père, don José d'Argélias, officier d'avenir dans l'armée espagnole, mourut prématurément, laissant sa veuve à peu près sans ressources avec quatre enfants jeunes encore qu'il fallait élever.

La pauvre femme a fait femme elle a pu, s'est donné beaucoup de peine, mais a eu la satisfaction de nous voir grandir.

Les deux aînés étaient des garçons ; tous deux aujourd'hui sont officiers. Dolorès était venue au monde la troisième et moi deux ans après elle.

A l'école où ma mère nous avait placées ma sœur et moi, nous avons appris ce qu'il est indispensable que des jeunes filles sachent et aussi la langue française. Ma mère l'avait voulu. Comme je vous l'ai dit, monsieur Rouget, Inès Ramon se souvenait de vous, et bien que son père eût été tué par une balle française, à cause de vous elle aimait la France et les Français.

Je dois vous dire que nous habitions à Grenade.

Quand j'eus douze ans, j'entrai à l'école de danse de la ville ; c'était dans mes goûts et peut-être chez moi, déjà, une vocation. Ma sœur, de son côté, qui avait des dispositions pour la comédie et le drame, suivait un cours de déclamation.

Notre mère mourut et avec elle s'éteignait une petite pension qu'on lui avait accordée en récompense des services rendus par son père mort au champ d'honneur et comme veuve d'officier.

Dolorès et moi, nous nous demandâmes ce que nous allions devenir, car nous n'avions personne qui s'intéressât à nous et nous avions trop de fierté dans l'âme pour nous adresser à des gens plus hauts que nous et qui peut-être nous ne seraient pas venus en aide.

Nous avions nos frères soldats ; mais en Espagne comme partout les soldats ne sont pas riches.

Heureusement, ma sœur fut engagée au théâtre de Grenade. Toutefois, je ne pouvais pas compter sur elle, car elle ne gagnait que bien juste pour se suffire à elle-même.

J'étais d'une nature assez aventureuse ; on me proposa de m'enrôler dans une troupe de saltimbanques nomades, qui se disposait à partir pour la France ; n'ayant rien de mieux à faire, j'acceptai et je devins la pensionnaire de don Stéphan, qui m'a traitée avec beaucoup de bienveillance et comme si j'avais été sa fille. Je lui suis reconnaissante de m'avoir amenée en France et je fais pour lui et sa troupe ce que je peux, mais pas ce que je voudrais, car don Stéphan ne veut pas quitter son métier de saltimbanque.

Avec don Stéphan je me suis faite gitana, j'ai dit la bonne aventure, ce qui n'a rien de bien difficile, et c'est ainsi que j'ai parcouru la France jusqu'au jour où je suis arrivée à Paris pour devenir ce que j'étais réellement, une danseuse.

Après son engagement d'un an au théâtre de Grenade, ma sœur fut engagée à Madrid. Actrice au Théâtre-Royal, commençant à jouer des rôles d'une certaine importance, elle pouvait arriver au premier rang des comédiennes. L'avenir lui souriait.

Il y avait dix-huit mois que notre mère était morte, et c'était quelques mois avant l'époque où vous m'avez vue à Saint-Amand-les-Vignes.

La fatalité voulut que le comte Maxime de Verdraine, qui voyageait en Espagne, vint se loger, à Madrid, dans l'hôtelerie où ma sœur avait loué une chambre en attendant qu'elle eût des économies suffisantes pour pouvoir se meubler un petit appartement.

Dolorès était jeune, elle n'avait pas encore dix-huit ans, et elle était belle à ravir. Et elle était honnête, sage et pure, monsieur Rouget. Elevée comme moi dans des principes sévères, elle savait ce qu'elle devait à la mémoire de notre mère, à l'honneur de notre nom et à elle-même.

Une après-midi, après une longue et fatigante répétition au théâtre, Dolorès rentra chez elle et comme toujours ferma sa porte. Elle était très altérée. Il lui restait de l'orangeade au fond d'une bouteille. Elle versa la liqueur dans un verre, la remplit d'eau fraîche et but.

Au bout d'un instant, elle se sentit tout étourdi et prise subitement d'un étrange besoin de dormir. Elle se jeta sur son lit, ses yeux se fermèrent malgré elle, et presque aussitôt elle s'endormit d'un profond sommeil.

Monsieur Rouget, d'après une lettre que ma sœur m'a écrite avant de mourir, lettre où elle m'apprend son malheur et me donne tous ces détails que je vous fais connaître, elle a été persuadée que le comte s'était procuré une seconde clef de sa chambre, qu'il était entré chez elle en son absence et avait mêlé un narcotique à l'orangeade.

—Oh ! fit le vieillard, c'est lâche !

—Ah ! vous trouvez que c'est lâche, monsieur ; mais la lâcheté et l'infamie se touchent de près, et le comte Maxime de Verdraine allait être encore plus lâche et plus infâme.

Quand Dolorès d'Argélias se réveilla ou sortit de son singulier sommeil, qui était une espèce d'engourdissement du corps tout entier, elle se trouva dans les bras du comte de Verdraine. Dolorès d'Argélias venait d'être déshonorée.

—Le comte de Verdraine a fait cela ! exclama le vieillard rouge d'indignation et les prunelles en feu.

—Il l'a fait !

—Oh ! le misérable, le misérable !

—Vous comprenez, monsieur, qu'il avait une seconde clef de la chambre puisqu'il avait pu y pénétrer pour commettre son crime.

—C'est épouvantable ! Mon Dieu, mon Dieu, que de monstrosités sur la terre !

—Maintenant, monsieur, reprit Mercédès, vous pouvez déjà me juger, et cependant je ne vous ai pas encore tout dit.

Dolorès accabla le comte de reproches sanglants, elle pleura, sanglota ; sa douleur, son désespoir étaient terribles. Mais que pouvait faire la malheureuse ? Par de belles paroles, par des promesses, des mensonges, le comte parvint à l'apaiser, à la calmer et elle lui pardonna. Elle n'avait plus rien à défendre, plus rien à refuser au comte, qui lui avait promis de l'épouser, et la malheureuse, croyant qu'elle serait un jour sa femme, se mit à aimer cet homme, cet infâme.

Dolorès pressa vivement le comte de remplir la promesse, le serment qu'il lui avait fait de l'épouser. M. de Verdraine promit et jura de nouveau. Mais quelques jours après, il quittait furtivement Madrid et s'enfuyait d'Espagne comme un misérable, un larron d'honneur qu'il est, abandonnant sa victime comme il a abandonné depuis sa femme et ses enfants.

En apprenant que le comte était parti, Dolorès faillit devenir folle, cependant, comme elle s'était imaginé, la pauvre crédule, qu'il l'aimait et qu'elle croyait à son honneur de gentilhomme, elle ne pouvait admettre qu'il eût aussi lâchement trahi ses serments et elle se disait : Il reviendra.

Elle attendit pendant deux long mois et il fallait bien enfin qu'elle comprit que le misérable l'avait odieusement trompée.

La pauvre Dolorès alors désespérée, eut la sinistre pensée du suicide.

Un jour, elle s'enferma dans sa chambre bien close, alluma un réchaud rempli de charbon, s'étendit sur son lit et elle attendit l'asphyxie, la mort.

Le lendemain, quand on tira par la forte odeur du charbon,

on pénétra dans sa chambre, elle n'existait plus depuis plusieurs heures.

Sur la table, on trouva trois lettres qu'elle avait écrites avant d'allumer le réchaud ; les deux premières étaient adressées à chacun de mes frères, l'autre à moi ; je l'ai reçue deux mois plus tard.

C'est par cette lettre dont je vous ai parlé tout à l'heure, monsieur Ruget, que j'ai appris ce que je viens de vous raconter.

Vous savez, maintenant pourquoi je me suis fait la justice du comte de Verdraine. J'ai vengé ma sœur ? Si j'ai eu tort, que Dieu me punisse à mon tour. Mais pourquoi me punirait-il ? C'est lui plus que moi qui a frappé l'assassin de Dolores d'Argélias !

Le vieillard qui pleurait, tenant sa tête baissée, se redressa. — Oui, dit-il, c'est Dieu qui, en se servant de vous, a châtié le misérable... Oh ! quel monstre que cet homme !

Il resta un instant les yeux et la pensée au ciel, l'implorant sans doute en faveur des abandonnés, puis ramenant son regard sur la danseuse, il reprit :

— Je n'ai plus rien à dire à la fille d'Inès Ramon, plus rien lui demander ; j'ai fait un voyage inutile.

— Non, répliqua vivement Mercédès, non, vous n'avez pas fait un voyage inutile et avant qu'il soit longtemps vous en aurez la preuve.

Elle s'approcha de la table et mit dans sa poche les quatre trins.

— Je reprends ces bijoux, dit-elle, qui ne peuvent plus être un présent de Flora la danseuse à la comtesse de Verdraine. Mais, monsieur, au nom de ma mère, je vous prie de garder la petite somme contenue dans ces deux bourses, car vous en aurez grand besoin... Oh ! acceptez monsieur, vous le pouvez sans rougir et vous pourrez vous servir de cet argent sans gêne ; il ne provient pas des largesses de M. de Verdraine, c'est à moi, bien à moi, je l'ai gagné.

Après un silence elle continua :

— Vous ne quitterez pas Paris avant trois ou quatre jours, je reviendrai vous voir, et comme ces deux mille francs vous paraissent insuffisants, vous me permettrez de vous en donner encore huit mille.

Avec dix mille francs, ajouta-t-elle ayant des larmes dans les yeux et avec un accent de mélancolie profonde, vous défendez à la misère de toucher à la comtesse de Verdraine et à ses enfants, avec ces dix mille francs, les abandonnés auront du pain.

Sur ces mots elle s'élança hors de la chambre.

— Elle a agi selon sa conscience, murmura le vieillard, que Dieu lui pardonne !

Il laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura.

VII

DOULOUREUSES ÉTAPES

Nous revenons à la comtesse Paule que nous avons laissée avec ses enfants sur un chemin inconnu, au milieu de la nuit, et droit devant elle, à la grâce de Dieu.

Georges marchait bien, il avait de bonnes petites jambes ; et à Edouard, de deux ans moins âgé que son frère, et quoiqu'il fût également robuste et plein de santé, il ne pouvait avoir que la force de son âge ; aussi la mère était-elle obligée souvent de le porter dans ses bras.

De temps à autre, d'ailleurs, tous trois se reposaient.

Quand il fit grand jour et qu'ils virent le soleil paraître à l'horizon au-dessus des grands pins qui couronnaient la montagne, les enfants étaient harassés, et Paule elle-même se sentait éternuée.

Les trois s'assirent sur le bord d'un fossé, dans l'herbe, et les enfants s'endormirent tête contre tête sur les genoux de leur mère. Quand ils se réveillèrent, au bout de deux heures, ils se frottèrent les yeux puis tendirent en souriant les petits bras à la comtesse, ce qui voulait dire :

— Embrasso-nous.

Paule les embrassa et leur dit :

— Vous avez bien dormi, vous sentez-vous reposés ?

— Oui, maman.

La comtesse n'avait pas dormi, elle ; elle avait veillé sur le sommeil de ses enfants, éloignant les mouches et autres insectes qui les auraient tourmentés.

Les deux petits avaient faim, avaient soif.

— Maman, j'ai faim, j'ai soif, dit Georges.

— Maman, j'ai faim, j'ai soif, répéta Edouard.

Paule avait dans son sac de voyage du pain, de la viande, des œufs durs, du fromage, une bouteille de vin et un verre. Elle fit manger et boire les garçonnets et mangea aussi. Au fond du fossé coulait une eau fraîche et limpide ; pour ménager le vin, tous trois burent de cette eau légèrement rougie.

— Me voilà, avec mes enfants, errante comme une vagabonde, se disait Paule.

Et elle faisait de douloureuses réflexions sur son étrange destinée.

Toujours elle se demandait ce qu'elle allait devenir et surtout ce qu'allait devenir ses enfants. Elle avait un peu d'argent ; mais tout en l'épargnant autant qu'il lui serait possible, aurait-elle assez pour le long et pénible voyage qu'elle avait à faire ? Et si elle n'avait pas assez, il lui faudrait pourtant trouver le moyen de nourrir ses enfants ! Et ce moyen était unique : il faudrait tendre la main, mendier.

Oh ! la comtesse de Verdraine mendiante ! Oh ! les petits-fils du marquis de Verdraine et de la baronne de Bressac mendiants ! Elle se sentait frémir de honte.

Ils étaient loin des Bergères ; mais où allaient-ils aller, maintenant ? Elle ne pouvait faire marcher ses enfants constamment ; il fallait au moins qu'ils se reposassent la nuit. Où passeraient-ils la nuit suivante ? Si elle ne trouvait pas une auberge, oserait-elle demander un asile dans la grange ou le grenier d'une chaumière ?

La malheureuse s'imaginait qu'elle ne rencontrerait que des cœurs durs, sans pitié, qu'elle serait repoussée de partout comme une pestiférée, comme une maudite... Alors, c'était pour elle et ses enfants la misère dans ce qu'elle a de plus horrible, la faim avec ses tortures, les nuits sans abri dans les champs ou les bois, par le vent, par la pluie, sous les orages.

Voilà donc où avait abouti cette brillante destinée qui lui avait été promise.

— Oh ! ma mère ! oh ! mon père ! s'écria-t-elle avec angoisse, saisie d'un subit et profond découragement.

Georges et Edouard paraissaient ne plus se ressentir de la fatigue de la marche, car ils couraient dans le pré, cueillant des marguerites et des renoncules dont ils faisaient chacun un bouquet pour leur mère.

— C'est pour maman, c'est pour maman, disaient-ils.

— Chers petits ! soupira Paule.

Un bruit de grelots la fit tressaillir et elle releva la tête.

C'était, sur la route, venant de son côté, une solide carriole de paysan trainée par un cheval vigoureux. La voiture était loin enclaire, et cependant, mêlés à la sonnerie des grelots, de joyeux éclats de rire arrivaient aux oreilles de la comtesse.

— Je me sens découragée, murmura-t-elle, mais je ne dois pas me laisser abattre ; sous peine de faillir à mon devoir, il faut que je sois forte, il le faut pour mes enfants !

La carriole n'était plus qu'à quelques pas ; quatre personnes, dont deux enfants, s'y tenaient un peu serrées. Les enfants, un petit garçon de cinq à six ans, et une fillette qui pouvait avoir quatre ans, étaient assis sur la banquette entre un homme et une femme, le père et la mère sans doute.

L'homme était un paysan dans la force de l'âge, à la figure réjouie, heureuse ; la femme, jeune encore avait le teint hâlé, mais ses yeux brillaient d'un vif éclat en regardant son mari et ses enfants, et tout en elle respirait la joie et disait qu'elle ne changerait pas son bonheur pour celui d'une reine.

Ils passèrent, et pendant un long instant la comtesse les suivit des yeux. Elle pensait à Etienne et à ce qu'elle aurait

pu être ; au bonheur pareil à celui de cette villageoise qu'elle avait dédaigné. Et avec plus de violence que jamais, elle sentit le regret la mordre au cœur.

Ils avaient un père, ces enfants qui venaient de passer, et les siens n'en avaient pas !...

Oh ! ses enfants ! C'était plus encore que tout leur destinée qui l'effrayait. Ah ! s'il n'est fallu que mourir pour les préserver des douleurs de la vie, pour qu'ils fussent à l'abri de l'adversité, comme elle eût fait avec joie le sacrifice de sa triste existence !

Si peu croyant que l'on soit, quand le malheur s'abat sur nous, c'est toujours à la prière qu'on a recours, c'est Dieu qu'on appelle à son aide ; et celui qui a blasphémé aux jours prospères, devient humble et suppliant aux heures mauvaises.

La comtesse Paule n'était point dans ce cas ; mais elle avait à demander à Dieu de lui donner la force et de ne pas l'abandonner. Elle pria et fit prier ses enfants avec elle.

Après, l'âme un peu reconfortée, elle se remit en route.

A midi, on déjeuna assez convenablement dans une auberge, où l'on se reposa deux heures. Là, Paule demanda dans quelle direction se trouvait la ville de Dijon.

— Oh ! lui répondit-on, la ville de Dijon, c'est loin, bien loin d'ici.

Toutefois, on lui indiqua un point de la rose des vents en lui disant :

— Dijon est là.

Elle remercia et, quand elle sortit de l'auberge, elle prit le chemin qui se dirigeait le plus directement vers le point qu'on lui avait indiqué.

Le soir, nos fugitifs s'arrêtèrent dans un village où la mère eut le bonheur de trouver un lit pour elle et ses enfants.

Le lendemain et les trois jours qui suivirent, ce furent les mêmes fatigues, toujours augmentées des fatigues de la veille, les mêmes inquiétudes, les mêmes tourments. Presque constamment, Paule devait porter Edouard dont les petites jambes se gonflaient, dont les pieds mignons s'enflaient.

Ils étaient pourtant bien vaillants les pauvres petits, Georges surtout, qui comprenait déjà les douleurs de sa mère et s'efforçait de la consoler par ses caresses, renfonçant ses propres larmes pour ne pas augmenter l'affliction de la malheureuse femme.

A Edouard, qui le regardait tristement en murmurant :

— J'ai mal !

Georges répondait :

— Ne pleure pas, petit frère, ça ferait de la peine à maman !

Et prenant un petit air brave, Georges disait, en caressant son petit frère :

— C'est fini, fini !

Parfois, cependant, le chagrin et la souffrance l'emportaient sur le courage et la résignation, et ces trois êtres que la fatalité poursuivait se jetaient dans les bras l'un de l'autre en éclatant en sanglots.

Au moins une fois chaque jour, tant elle avait peur de s'égarer ou de trop dévier de son chemin, Paule demandait à des piétons qu'elle rencontrait dans quelle direction se trouvaient Dijon et Châlon-sur-Saône. On ne pouvait pas toujours lui dire : c'est de ce côté ; mais quand on lui avait répondu : Dijon se trouve là et Châlon-sur-Saône là, elle poursuivait sa marche vers ces points vagues et lointains de l'immense horizon.

D'ailleurs les quatre points cardinaux lui servaient de boussole ; et à l'aide des différentes positions du soleil pendant l'évolution diurne de la terre elle commençait à s'orienter elle-même.

Elle était en route depuis cinq jours, et c'était à peine si l'on avait fait seize ou dix-huit lieues ; pourtant les trois premiers jours on avait bien marché, bien marché. Mais maintenant les enfants et elle-même se fatiguaient plus vite ; il fallait s'arrêter souvent pour se reposer, reprendre des forces ; elle sentait que les siennes diminuaient d'une façon inquié-

tante qu'elle n'était réellement soutenu que par une espèce de fièvre.

Et elle calculait qu'il lui faudrait marcher encore pendant plus de vingt ou vingt-cinq jours pour arriver à Beaune. *Était-ce possible ? N'était-ce pas à une folle entreprise qu'elle s'était laissée entraîner ?*

Elle avait déjà dépensé vingt francs ; dans quelques jours il ne lui resterait plus un sou. Alors, comme elle se l'était dit, il faudrait mendier !

C'était épouvantable ! C'était horrible !

N'importe, pour ses enfants elle tendrait la main, elle implorerait les âmes charitables ; mais si, comme elle en avait peur, on la repoussait, que ferait-elle ? Quand ses enfants lui diraient : " Maman, nous avons faim ! " serait-elle donc forcée de leur répondre en pleurant, la gorge étranglée par la douleur : " Je n'ai pas un seul morceau de pain à vous donner ! "

Quatre ou cinq fois déjà, des rouliers et des marchands forains ambulants les avaient pris en pitié, fait monter dans leur voiture et manger avec eux ; mais la pauvre femme ne pouvait pas compter qu'elle rencontrerait constamment des rouliers et des marchands complaisants et compatissants.

Et puis comme il était pénible à la comtesse de Verdraine d'avoir à répondre aux questions des uns et des autres.

— D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qui êtes-vous ?

Paule mentait, n'osant pas et ne voulant pas dire la vérité. Elle répondait, rouge de confusion :

— Nous ayons une modeste aisance ; mais un événement, un malheur inattendu nous a ruinés ; je suis veuve, mon mari m'a laissée sans ressources avec mes deux enfants ; j'ai des parents en Bourgogne, je vais près d'eux chercher un asile.

Le soir de ce cinquième jour, nos trois infortunés couchèrent sur de la paille dans une grange hospitalière.

Le matin, Paule se sentit très faible, ses jambes fléchissaient sous le poids de son corps, elle avait des frissons ; si elle avait pu se regarder dans un miroir elle aurait été épouvantée. Elle était en proie à une fièvre ardente.

— Ce ne sera rien, se dit-elle, cela se passera.

Cependant, comme elle aurait voulu rester la journée tout entière dans cette grange, sur cette paille !

Mais comme le Juif-Errant il fallait marcher.

Elle se remit en route, tenant par la main les deux petits garçons, les traînant presque.

A midi, en se reposant pour la quatrième ou cinquième fois, ils mangèrent le reste des provisions mises le matin dans le petit sac de voyage.

Tous trois étaient bien fatigués ; mais on était loin de toute habitation et Paule sentait la nécessité de faire une nouvelle étape et d'arriver à un village. On marcha encore pendant une heure. Tout à coup, la mère s'arrêta, ne pouvant plus avancer ; il lui sembla que ses jambes s'étaient subitement engourdies. Les enfants étaient également exténués, à bout de courage. Paule, rassemblant tout ce qui lui restait de force, prit Edouard dans ses bras, dit à Georges de s'accrocher à la jupe de sa robe, et tous trois pénétrèrent ainsi dans un bois qui bordait la route et où la pauvre mère voulait trouver, pour elle et ses chers petits, deux heures de repos et de sommeil.

La comtesse se fut à peine étendue au pied d'un arbre qu'elle s'endormit profondément. Mais était-ce bien un sommeil réparateur, un sommeil naturel qui lui apportait l'oubli momentané de son malheur, la délivrait pour un instant de ses souffrances et de ses pensées ?

Les deux enfants n'avaient pas tardé à s'endormir aussi, aux côtés de leur mère, tenant une de ses mains.

Rien ne vint troubler la solitude que Paule avait cherchée et quand Georges et Edouard se réveillèrent, leur mère dormait encore, et le soleil avait disparu derrière les montagnes de l'occident et la nuit commençait à venir. L'atmosphère s'était rafraîchie, car un aigre vent de bise s'était mis à souffler, faisant craquer les branches tordues des vieux châtaigniers.

Edouard se rapprocha de son frère, et tous deux éprouvant la sensation du froid, se pressèrent l'un contre l'autre pour se réchauffer et aussi pour se rassurer, car il leur semblait entendre au fond du bois des bruits étranges.

Au bout d'un long instant, voyant que leur mère ne se réveillait pas, Georges l'appela :

—Maman, maman !

Elle ne fit pas un mouvement.

Les deux petits couvrirent sa figure de baisers.

Rien.

Georges l'appela plus fort, la tirant par le bras.

Il lui disait :

—Maman, voici la nuit, nous avons peur, j'entends hurier les loups, ils vont venir, maman, réveille-toi !

Toujours rien, la mère ne se réveillait pas.

Alors les deux petits se mirent à pleurer et bientôt furent pris d'une profonde terreur.

—Au secours, au secours ! cria Georges de toutes ses forces.

Aucune voix ne répondit ; ils étaient comme au fond d'un désert. Georges, aiguillonné par l'épouvante, saisit la main de son frère et l'entraîna sur la route continuant de crier au secours !

Et les voilà marchant, courant, espérant toujours qu'ils allaient rencontrer quelque voyageur.

Ne voyant personne, n'entendant rien, ils voulurent retourner près de leur mère ; mais la nuit était venue tout à fait, une nuit sombre, car le ciel s'était couvert de nuages, et en appelant : maman, maman ! les pauvres petits s'égarèrent.

Cela dura une heure, plus peut-être ; enfin n'en pouvant plus, saisis par le froid, torturés par la faim et la soif, n'ayant plus la force de faire un pas, ils tombèrent sur le chemin, en répétant d'une voix faible, lamentable :

—Maman, maman !

Personne hélas ! personne ne vint à passer.

Le vent soufflait toujours, apportant de loin le bruit des aboiements des chiens errants. La lune et les étoiles restaient cachées dans les nuages épais. Il y avait de l'orage dans l'air.

Les enfants tremblaient et plouraient serrés dans les bras l'un de l'autre. Après avoir crié de toutes leurs forces, ils n'osaient plus parler. Les arbres, les buissons, les nuages, tout venait à leurs yeux des formes effrayantes. Georges, en proie à une terreur insurmontable, essayait cependant de rassurer son frère.

Une longue heure s'écoula encore.

Enfin, tout à coup, un bruit de pas sur la route attira l'attention de Georges, qui se dressa debout et aida Edouard à se lever.

Un homme attardé, qui pressait le pas pour regagner sa demeure, parut. Cet homme était un cantonnier. Les deux enfants se placèrent résolument devant lui.

—Oh ! monsieur, monsieur, dit Georges d'une voix suppliante, venez au secours de maman, venez vite ; elle est là, dans le bois ; elle ne veut pas se réveiller et nous avons bien peur !

—Tu dis, petit, que ta mère est là, dans le bois, où, à quel endroit !

—Plus loin, là-bas ; oh ! venez, venez !

—Mais oui, petit, mais oui, conduis-moi.

Edouard s'était remis à pleurer, tant ses pauvres petits bras endoloris le faisaient souffrir. Le cantonnier le prit dans ses bras et répéta s'adressant à Georges :

—Petit, conduis-moi.

Hélas ! l'enfant ne se retrouva plus. Et, d'ailleurs, comment aurait-il pu reconnaître les lieux, la nuit ? Nous l'avons vu, il s'était égaré et marchait dans une direction opposée à celle qu'il aurait dû suivre.

Edouard s'était endormi, la tête sur l'épaule du brave cantonnier.

Au loin, l'orage s'annonçait par des éclairs et les sourds roulements du tonnerre.

—Voyons, mon petit homme, dit le cantonnier à Georges, un peu la pluie va tomber et nous ne pouvons pas passer la

nuit ici à chercher inutilement ta maman. Sans aucun doute, elle s'est réveillée et s'est rendue au village où nous allons aller et où nous la retrouverons demain, car, bien sûr, elle doit vous chercher aussi.

Cela dit le brave homme hissa Georges sur son autre épaule et partit au pas de course.

VIII

LES ENFANTS PERDUS

Tout en rentrant dans sa pauvre maisonnette, le cantonnier dit à sa femme :

—Soigne ces deux enfants que j'ai trouvés sur la route.

Puis il sortit et parcourut le village demandant à toutes les personnes qu'il put voir si l'on avait entendu parler d'une femme cherchant ses deux enfants.

Et il racontait ce qui lui était arrivé sur la route.

Partout on lui répondit :

—Nous n'avons entendu parler de rien.

Il revint chez lui très inquiet.

Cédant sans hésitation aux entraînements de son cœur, le brave homme avait bien pu emporter les deux petits garçons dans sa pauvre demeure, jamais il ne pouvait les garder. Il avait une fillette qui commençait à travailler et le ménage était trop nécessaire pour pouvoir s'imposer n'importe quelle charge.

—C'est dommage, lui dit sa femme, en regardant les deux frères qui dormaient l'un contre l'autre, ils sont si gentils !

—Oui, et bien sûr, ce ne sont pas des enfants de paysans comme nous.

—Enfin, qu'est-ce que nous allons en faire ?

—Je ne sais pas, fit l'homme en se grattant le front.

—Pourtant, tu ne peux pas penser à les reporter sur le grand chemin.

—Il faudra voir le maire. En attendant, laissons-les dormir. Ont-ils bien mangé ?

—Comme des petits ogres ; ils mouraient de faim.

—Bon. Il faut que demain matin je sois de bonne heure à mon travail. Toi, tu conduiras les deux petits chez M. le maire, il les fera parler, et l'on pourra savoir peut-être d'où ils viennent et qui ils sont.

—Et si l'on n'apprend rien ?

—Ce serait fâcheux, car il faudrait les mettre aux enfants trouvés.

—Pauvres chérubins ! Et dire que leur mère, en ce moment, les cherche et se désole.

—A moins qu'elle ne les ait perdus volontairement.

—Veux-tu te taire ; est-ce que ces choses-là arrivent ?

—Hum, hum ! Dis-moi donc un peu d'où viennent les enfants de la grande maison ?

—D'abord, il y a les orphelins.

—Oui. Et les autres ?

—Est-ce que je suis, moi, est-ce que je peux dire ?... Non, vois-tu, non, je ne peux pas admettre qu'il y ait des mères capables d'abandonner leurs enfants la nuit, sur les grandes routes, exposés à être dévorés par quelque méchant bête ; jamais, jamais je ne croirai ça ! Mais regarde donc comme ils sont mignons, comme ils sont beaux malgré leur pâleur !

—C'est vrai, et j'en suis de plus en plus convaincu, ce ne sont pas des enfants de paysans ou d'ouvriers. Vois, Jeanne, comme leur peau est fine et blanche.

En parlant ainsi, l'homme avait écarté la chemise de Georges.

—Tiens, fit la femme, qu'est-ce qu'il a là, le petit ?

—Une petite médaille, qui me paraît être d'or, une médaille de la vierge. Regarde, l'autre a aussi la pareille médaille.

—Cela nous dit qu'ils sont baptisés et chrétiens comme nous.

A ce moment Georges s'agita en murmurant :

—Maman ! maman !

—Oh ! le cher mignon, fit la femme, il appelle sa mère. Elle se pencha sur l'enfant et l'embrassa.

Georges, à demi réveillé par cette caresse, passa ses petits bras autour du cou de Jeanne et lui rendit son baiser en murmurant encore :

—Maman ! maman !

Puis il ouvrit tout à fait ses yeux qui prirent aussitôt une expression de terreur :

—Ce n'est pas maman, fit-il, mon Dieu ! mon Dieu !

Et le pauvre petit poussa des cris déchirants qui réveillèrent son frère.

Les larmes sont contagieuses comme le rire. Edouard se mit à crier et à pleurer aussi, en appelant sa mère.

Alors la femme se mit à dorloter, à caresser le plus petit, pendant que son mari essayait de consoler le plus grand.

—Nous irons la chercher ta maman, disait le cantonnier, et nous la trouverons. Mais dis-moi, mon petit ami, comment t'appelles-tu ?

—Georges.

—Et ton frère ?

—Il s'appelle Edouard.

—Avez-vous encore votre père ?

—Il est mort.

—Comment s'appelait-il, ton père ?

Georges se rappela la recommandation que lui avait faite sa mère de ne dire à personne qui ils étaient et répondit :

—Il s'appelait papa.

—Qu'est-ce qu'il faisait, ton papa ?

—Je ne sais pas, il était riche...

—Où demeuriez-vous ?

—Là-bas, là-bas, bien loin.

—Dans une ville ?

L'enfant secoua la tête.

—Dans un village, alors ; quel est le nom de ce village ?

—Je ne sais pas.

—Et tu ne sais pas non plus où vous alliez avec votre maman ?

—Non, je ne sais pas.

Tout à coup, l'enfant fut pris d'un tremblement convulsif, et en se remettant à sangloter il s'écria :

—Les loups ont mangé maman dans le bois... Là, là... ils vont venir pour nous manger aussi !

Et se pressant contre le cantonnier, il ajouta :

—Monsieur, monsieur, défendez-nous, défendez Edouard il est si petit !

Jeanne regardait son mari avec une sorte d'effroi.

—Le pauvre enfant aura fait quelque vilain rêve, dit le cantonnier.

Il ne se trompait pas. Georges s'était endormi sous l'impression d'une épouvante indicible. Souvent il avait entendu la vieille Marianne parler des loups, et dans un horrible songe qui l'avait agité dans son sommeil, il avait vu des loups se jeter sur sa mère et la dévorer.

La vive et terrible impression de ce rêve venait de ressaisir l'enfant, et dans son esprit troublé, dans son cerveau affaibli par les fatigues, la vision était devenue pour lui une réalité.

Son désespoir était navrant ; il se tordait comme pris de convulsions, en répétant sans cesse :

—Maman, maman ! Les loups, les loups !

Jeanne ne savait plus ce qu'elle pouvait faire pour apaiser cette immense douleur.

Ce fut sa fille, une enfant de douze ans, qui y parvint avec de douces paroles et à force de baisers.

Le matin, comme il avait été dit, le cantonnier étant parti pour se rendre à son poste, Jeanne habilla les deux frères et les conduisit chez le maire qui savait déjà, par la rumeur publique, que le cantonnier avait trouvé sur la route et amené chez lui deux jeunes enfants perdus.

Le magistrat municipal interrogea Georges dont les réponses furent à peu près les mêmes que celles faites au cantonnier et à sa femme. En somme, il ne put ou ne voulut four-

nir aucun renseignement pouvant servir à établir son identité et celle de son frère.

Edouard ne savait que répéter en balbutiant ce que disait Georges. Et quand celui-ci s'écriait :

—Les loups ont mangé maman !

Edouard répétait en frissonnant :

—Les loups ont mangé maman !

Cependant, pressé de nouvelles questions, Georges raconta comment sa mère, son frère et lui, se trouvant très fatigués, ils étaient entrés dans le bois pour dormir ; comment son frère et lui, s'étant réveillés presque à la nuit, il leur avait été impossible de faire sortir de son sommeil leur mère, qui restait étendue sans mouvement au pied de l'arbre où elle s'était couchée ; comment enfin, épouvantés, ils avaient couru chercher du secours et s'étaient égarés, perdus dans la nuit.

Le maire avait pâli et était très agité.

Il pensait qu'elle ne dormait pas, cette mère que ses enfants n'avaient pu réveiller, mais qu'elle était morte et qu'on la retrouverait au pied de l'arbre où elle s'était couchée.

Il dit à la femme du cantonnier :

—Jeanne, jusqu'à nouvel ordre, ces pauvres petits sont confiés à vos soins ; ils ne sauraient être placés en des mains plus sûres que les vôtres. J'ajoute qu'ils ne seront pas une charge pour vous ; sur ma demande, le conseil municipal votera d'urgence une somme convenable à titre d'indemnité. Emmenez ces enfants, Jeanne, et momentanément soyez leur mère.

—Oui, monsieur le maire, répondit la cantonnière.

Et, ayant salué, elle prit Georges et Edouard par la main et se retira.

—Maintenant, se dit le maire, occupons-nous de la pauvre femme.

Au son de caisse, il fit appel à tous les hommes de bonne volonté de la commune qui voudraient se joindre à lui, à son adjoint et au garde champêtre pour explorer le bois de la Feuillade afin de retrouver la mère des deux enfants perdus.

Presque tout de suite, une quarantaine d'hommes se rassemblèrent sur la place de la mairie, indiquée comme lieu de rendez-vous et d'où l'on devait partir.

Le maire remercia ses administrés de la promptitude avec laquelle ils s'étaient mis à sa disposition et les félicita de n'avoir pas craint de quitter leur travail pour accomplir un acte d'humanité et de dévouement.

—Hélas ! messieurs, ajouta-t-il avec un accent de tristesse profonde, j'ai bien peur que ce soit un cadavre que nous allons chercher !

La troupe se mit en marche, le maire et l'adjoint en tête. Au bout d'une demi-heure on arriva à la Feuillade et l'exploration du bois commença. Les premières recherches ne durèrent pas plus de vingt minutes.

Un homme cria tout à coup :

— Par ici, par ici !

Les autres accoururent vers lui. Il était près du châtaignier sous lequel la mère et les enfants s'étaient couchés, et tenait à la main le sac de la comtesse.

—Voici ce que je viens de trouver là, dit-il, en remettant le sac au maire.

Et, continua-t-il, voyez : ces mousses piétinées, écrasées, arrachées n'indiquent-elles pas que plusieurs personnes se sont reposées à cet endroit ?

Sans aucun doute, dit le maire, nous nous trouvons près de l'arbre dont a parlé l'aîné des deux enfants. Mais leur mère, leur mère, où est leur mère ?

Il ouvrit le sac. Il contenait une bouteille vide, un verre dans une moitié de feuille d'un vieux journal, un morceau de pain et un morceau de fromage durcis, puis au fond quelques sous et deux pièces d'or de vingt francs.

C'était tout. Pas un autre papier que la partie déchirée d'un journal.

—Messieurs, dit le maire, si cette trouvaille ne m'apprend rien de ce que je voudrais savoir, c'est-à-dire d'où viennent

deux enfants et qui ils sont, au moins elle me rassure un peu sur le sort de l'infortuné que nous cherchons. Elle n'est point morte, comme j'avais pu le supposer, comme je le craignais, car c'est à cette place que nous aurions trouvé son cadavre.

Elle dormait... qui sait ? peut-être d'une espèce de sommeil léthargique. Il est vraisemblable que, en se réveillant à une heure avancée de la nuit, et en ne trouvant plus ses enfants près d'elle, saisie de terreur, d'épouvante, elle les a appelés et a couru de tous les côtés, les cherchant. Comme eux, elle s'est égarée, perdue ; et, certainement, elle n'a guère songé à ce sac de voyage qui contient probablement toute sa petite fortune.

Messieurs, nos recherches ne sont point terminées, nous allons battre la Feuillade dans tous les sens et dans toute son étendue.

Alors la troupe des explorateurs se dispersa.

Pendant plus de deux heures, le bois fut vainement fouillé partout. Plus aucune trace de la mère des deux enfants. Elle avait disparu. Que pouvait-elle être devenue ?

On revint au village découragé, et le maire envoya des exprès aux maires de toutes les communes voisines pour les instruire de ce qui se passait et les prier de l'aider dans ses recherches.

Dans quinze communes il y eut une enquête locale, des recherches ordonnées. Tout fut inutile. Nul ne vint réclamer les deux frères. La mère ne put être retrouvée.

C'était à croire que la malheureuse avait été dévorée par les loups, comme le disaient ses enfants. Mais il n'y avait pas de loups dans le bois de la Feuillade.

Cependant, dès le lendemain, le maire de Charnay, c'est au village de Charnay qu'étaient Georges et Edouard, le maire, disons-nous, avait réuni d'urgence le conseil municipal.

Le curé fut également appelé par le maire et prié de donner son avis sur l'événement et sur ce qu'il y avait à faire. Tout naturellement, car il en est toujours ainsi, les avis furent différents.

Les uns voulaient qu'on envoyât les deux enfants à Lyon pour être admis à l'hospice des Enfants-Trouvés.

À cela le maire répondit qu'on aurait tort de trop se hâter, qu'il fallait attendre au moins quelques jours et qu'on eût perdu tout espoir de retrouver la mère des enfants.

D'autres pensèrent que la commune devait adopter les orphelins et les faire élever à ses frais.

— Ils sont très intelligents ; qui sait s'ils ne nous feraient pas honneur un jour, s'ils ne deviendraient pas des hommes remarquables, peut-être des hommes célèbres.

— Mais, fit observer le maire, nous ne pouvons rien faire sans l'autorisation du préfet.

— Et puis, ajoutèrent les esprits pratiques, quand la commune a déjà de lourdes charges, quand elle a tant à faire pour ses chemins, pour ses écoles, quand elle a tant de pauvres à secourir et qu'elle ne peut pas toujours garantir de la misère, serait-il juste qu'elle grovât son budget au profit d'enfants étrangers ? D'ailleurs, la mère n'était pas morte et rien ne prouvait que le père le fût, car on ne pouvait s'en rapporter au dire du petit Georges.

On discuta alors une proposition du curé.

Les deux enfants seraient placés dans un pensionnat tenu par des religieux, à quelques kilomètres de Charnay. Le curé se faisait fort d'obtenir pour le plus jeune une bourse entière, une demi bourse pour l'aîné ; la commune ferait le reste.

— À combien se montre le prix de la pension ? demanda le maire.

— À quatre cents francs par an.

— Ce serait donc deux cents francs à donner !

— Deux cents francs, jamais, jamais ! exclamèrent plusieurs conseillers.

— En effet, monsieur l'abbé, dit le maire, la commune n'est pas assez riche pour pouvoir faire ce sacrifice.

— Hélas ! je ne peux faire plus que ce que je promets.

— Oui, monsieur le curé ; mais ce que la commune ne peut

pas faire, le maire le peut. Je donnerai les deux cents francs.

— Ah ! vous êtes toujours le même, monsieur le maire.

— Et vous donc, monsieur le curé.

— Moi, c'est mon devoir.

— Et moi, c'est mon plaisir et celui de ma femme.

— Madame et vous, monsieur le maire, vous êtes deux grands cœurs. Ah ! il serait à désirer qu'il y eût dans chaque commune de France même désintéressément, même dévouement !

— Combien vous faut-il de temps pour négocier votre affaire avec le directeur du pensionnat ?

— Mais au moins une huitaine, il faut en référer à l'évêché qui subventionne l'établissement.

— Mettons quinze jours, monsieur le curé ; il n'y a pas, Dieu merci, péril en la demeure ; les enfants sont bien chez le cantonnier et Jeanne aura pour eux les soins d'une mère ; ma femme est allée les voir hier et ce matin, et je n'ai pas besoin de vous dire qu'ils ne manquent et ne manqueront de rien.

Comme on le voit, le maire de Charnay était un brave et excellent homme. Il avait accepté la proposition du curé, mais il espérait encore que les enfants perdus ne seraient point placés chez les religieux.

— Non, se disait-il, il est impossible que les deux pauvres petits ne soient pas réclamés d'ici quinze jours.

FIN DE LA SIXIÈME PARTIE.

LA SEPTIÈME PARTIE A POUR TITRE :

LES ENFANTS PERDUS !

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
ENTIER.

244—Rue Saint-Jacques—244

MONTREAL

L'ÉDITION HEBDOMADAIRE DE

LA PRESSE

À UNE PIASTRE — (\$1.00) — PAR ANNÉE

est, sans contredit.

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada,
tant à cause de la variété de son contenu en général que de

LA BEAUTÉ DE SES FEUILLETONS.

Pour abonnement, adressez

WURTELE & Cie, Propriétaires,

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Ce numéro vous donne une chance de gagner \$200.00

AU BON MARCHÉ

MAISON

Alphonse Valiquette

Notre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été
commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Seersuckers, 2½ la verge en montant. Indiennes, belles couleurs de la verge, valant 10c. Gingham écossais, 5c. Skirting à jupes, 7c. Toile à Essoulemains 5c et plus. Toile de table pure, 15c la verge. Chambrays, toutes nuances, 15c valant 25c. Mousseclines imprimées, patrons choisis, belles couleurs, 20 verges pour \$1.00.

Étoffes à Robes, toutes réduites, une ligne à 4c la verge, une bonne qualité, 5c la verge, et tout laine, à 10c, valant le double du prix. Aussi un lot (Job) de Grenadine noire, à 10c la verge, valant 25c.

Cachemires noirs, tout laine

Ventes spéciales à 45c, valant 60c; à 50c valant 70c; à 55c valant 80c. Cachemires de couleur, marchés extra, 25c valant 35c, 45c valant 65c, 50c valant 80c.

TRES BONNES SOIES NOIRES, 12 verges pour \$5.00. Venez voir ces lignes: 75c valant \$1.00, 45c valant 65c, \$1 valant \$1.40. 1 caisse sous Surah, belles marchandises, 45c valant 90c.

GARNITURES—Grand assortiment de marchandises perles, panneaux et devant de robes, 25c chacun, et un Job de guimpe perlée, autrefois rendu à 50c et \$1.65, en vente à 15c.

VOLANTS EN DENTELLES—Une caisse à 35c la verge, en montant, Jolis patrons.

SOUS-VÊTEMENTS DE DAMES—Valeur extra dans la vente. Venez les voir.

BRUWERIES—Lignes spéciales, réduites à 2c, 3½c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c. BAS—Bonnes paires à 7c, 8c et 10c.

JERSEYS—Grande réduction. Ligne spéciale à 7c.

GANTS—En Soie à 20c, 25c et 30c. Gants de Kid 1 lot à 23c, autre à 45c valant 50c et 75c.

COLLETS ET MANCHETTES—Une caisse à 5c chacun.

RUBANS—Réduits à un tiers du prix, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la verge.

MOUCHOIRS—2 pour 5c; avec bords de couleurs, 3, 5, 8 et 10c chacun.

PARAPLUIES—Demandez à voir nos parapluies à 49c.

SPECIAL

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS; nous les donnons pour presque rien. Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869, Rue Notre-Dame Ouest, 1871

MONTREAL

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour. J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Specialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros. Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

MEUBLES!

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, etc., etc.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

et Payable à la semaine.

MONTREAL

PRIMES — PRIMES — PRIMES

N'oubliez pas que la BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHEQUE afin de participer au grand tirage qui aura lieu dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois **\$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois

PRIME PRINCIPALE - - \$200.00

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires de la *Bibliothèque à Cinq Cents*

Boite B. P. 138.

1540, Rue Notre-Dame, Montréal.